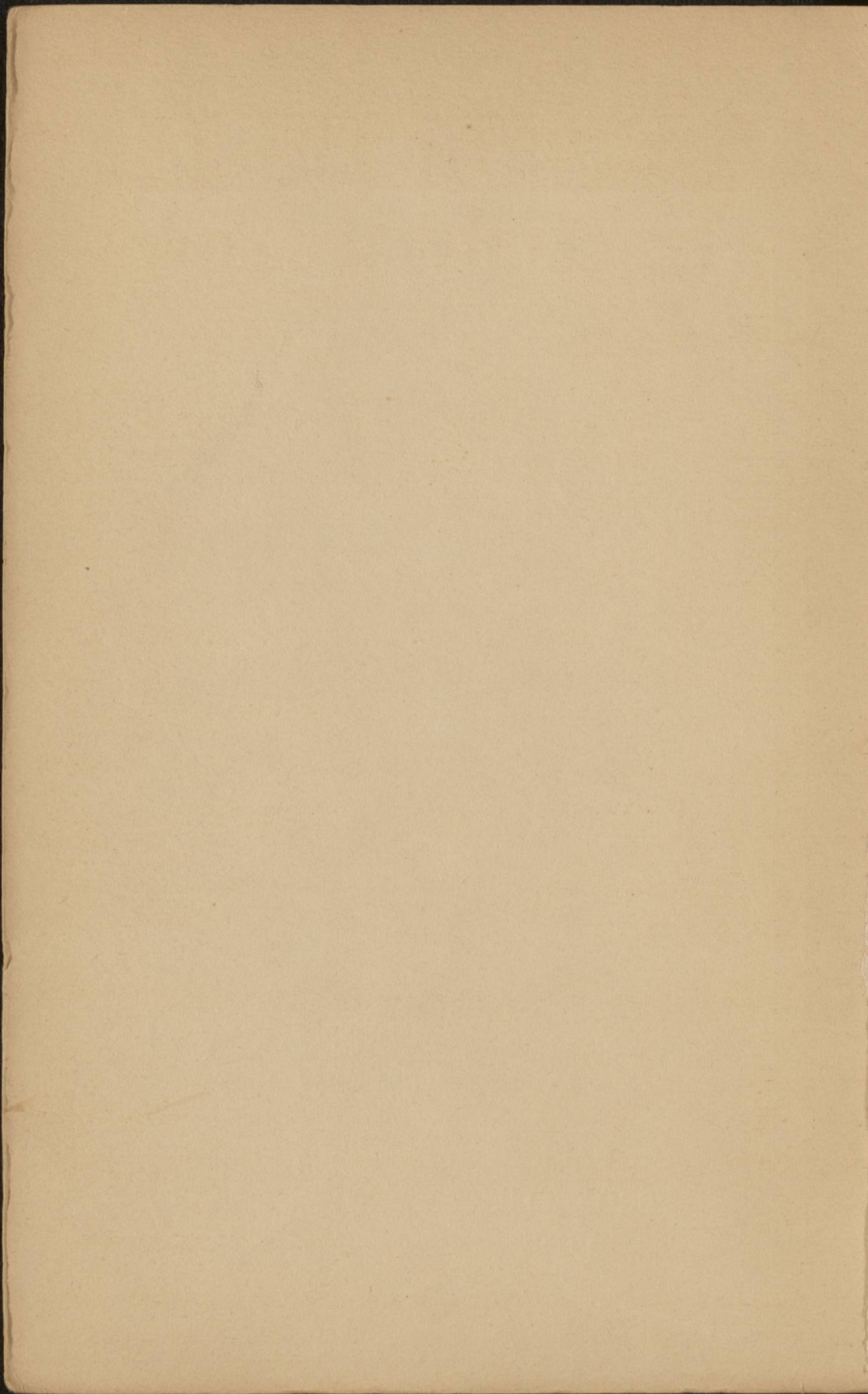


L'OFFRANDE FILIALE

par CAMILLE MELLOY

PARIS
BRUXELLES
1934





ML
A
8707



COLLECTION DURENDAL

ONT PARU POUR L'ANNÉE 1933

1. **Job le Glorieux**, par EDOUARD NED.
2. **Corbin et d'Aubecourt**, par LOUIS VEUILLOT.
Préface du R. P. CARLOS LEFÈVRE, S. J.
3. **Mémoires d'un barde breton**, par TH. BOTREL.
Préface de M. JULES RENAULT.
4. **Kiki**, par ERNEST CLAES, traduit du flamand par
ROGER KERVYN DE MARCKE TEN DRIESSCHE.
5. **Jacques de Dixmude**, par JEAN-MARIE DE BUCK.
Lettre-préface de S. A. R. le prince Léopold de
Belgique, duc de Brabant.

ANNÉE 1934

6. **Philibert chez ses Tantes**, par la Princesse DE
LIGNE, née COSSÉ BRISSAC. Avant-propos de
HENRI DAVIGNON.
7. **Contes extraordinaires**, par ERNEST HELLO.
Avant-propos de GEORGES LEGRAND.
8. **Toussaint de la Huline**, par PAULIN RENAULT.
9. **Sur le forum et dans le bois sacré** — Portraits
politiques et littéraires, par le Baron FIRMIN
VANDEN BOSCH.
10. **L'Offrande Filiale**, par CAMILLE MELLOY.
11. **Le Cadavre dans le Silo**, par RONALD A. KNOX,
traduit de l'anglais.

250

L'OFFRANDE FILIALE

COLLECTION DURENDAL

N° 10

*Il a été tiré de cet ouvrage,
pour la Collection Durendal,
douze mille exemplaires sur
papier édition mat, soixante
exemplaires sur Featherweight
véritable, numérotés 1 à 60 et
cinq exemplaires sur Hollande
marqués A, B, C, D, et E.*

DU MÊME AUTEUR

Chez BLOUD et GAY : **L'Offrande
Filiale ; Enfants de la Terre.** — Chez
PERRIN & C^{ie} : **Le Parfum des Buis ;
Retour parmi les hommes.** — Chez
CATTIER : **Le Beau Réveil.** — Aux
ÉDITIONS REX : **Le Livre des Fêtes ;
Le Soleil sur le Village.** — Chez J. VER-
MAUT, COURTRAI : **Louange des Saints
Populaires.** — Chez DESCLÉE-DE BROU-
WER : **Zodiaque spirituel ; Sur la Terre
comme au Ciel ; Cinq Contes de Noël.**

TOUS DROITS RÉSERVÉS

CAMILLE MELLOY

L'OFFRANDE FILIALE



BRUXELLES
COLLECTION DURENDAL

83, Rue des Atrébates, 83

1934

Imprimi potest.
Gerardim, 17 sept. 1929.
Ant. C. WICART, s. g. c. j.

Imprimatur.
Mechliniæ, 30 Augusti 1929.
J. THYS, can., lib. cens.

PROLOGUE.

I.

*Je ne t'ai pas aimée assez !...
Toute ma vie, enfance et jeunesse, t'a vénérée.
De loin, où que je fusse, ma pensée s'est levée vers
toi, toujours.*

*Quand la guerre nous réclama, mes frères et moi,
loin de ton bonheur dévasté,*

*En mon âme grandit ton souvenir, sensible comme
une présence :*

*Ma tendresse tremblante l'entourait, le serrait dans
ses bras passionnés.*

*... Et ce retour sous le toit paternel, à dix heures du
soir, en novembre, le troisième jour de l'armistice,*

*Me fut un grand coup au cœur, comme une lance
de joie !*

Depuis, je t'ai adorée avec plus de ferveur encore.

Et, à présent que tu es morte,

Je me répète chaque jour :

Je ne t'ai pas aimée assez !...

II.

*M'as-tu jamais été proche comme depuis que tu es
au Ciel ?*

*Ta vie est devant moi comme un beau livre clair,
plein d'images simples et pures,*

*Et dès que je le feuillette, voici que s'apaise mon
angoisse ;*

*La tristesse plie ses voiles d'ombre comme une tente
nocturne, et part.*

*Et de petits oiseaux — ceux que tu aimais, ma mère,
ceux-là sans doute que tu as nourris de ta main,*

*Les âmes des petits oiseaux qui t'ont comue font un
joli concert frais comme un égouttement de rosée.*

*Je revois de grands lis blancs s'épanouir, — les lis
blancs que petite fille tu cultivais dans ton jardinet der-
rière la vaste ferme...*

Et moi-même, me voici redevenu un petit enfant que le vent amuse qui souffle sur les feuilles...

Et de beaux châteaux merveilleux montent, sonores de harpes et de clavecins;

C'est ta présence invisible, simplement, qui m'enveloppe !...

III.

D'un cœur fervent je veux, ce livre, le relire.

C'est étrange comme ses enluminures brillent, azur, vermillon et or, plus bleues, plus rouges, plus dorées.

Il n'y a pas de soleil, — c'est l'hiver, les vitres ont un fin treillis de pluie — et pourtant les pages luisent de soleil : j'en reçois du soleil au visage.

Si je pouvais, de ma plus belle écriture, comme autrefois les modèles du professeur, transcrire ce texte,

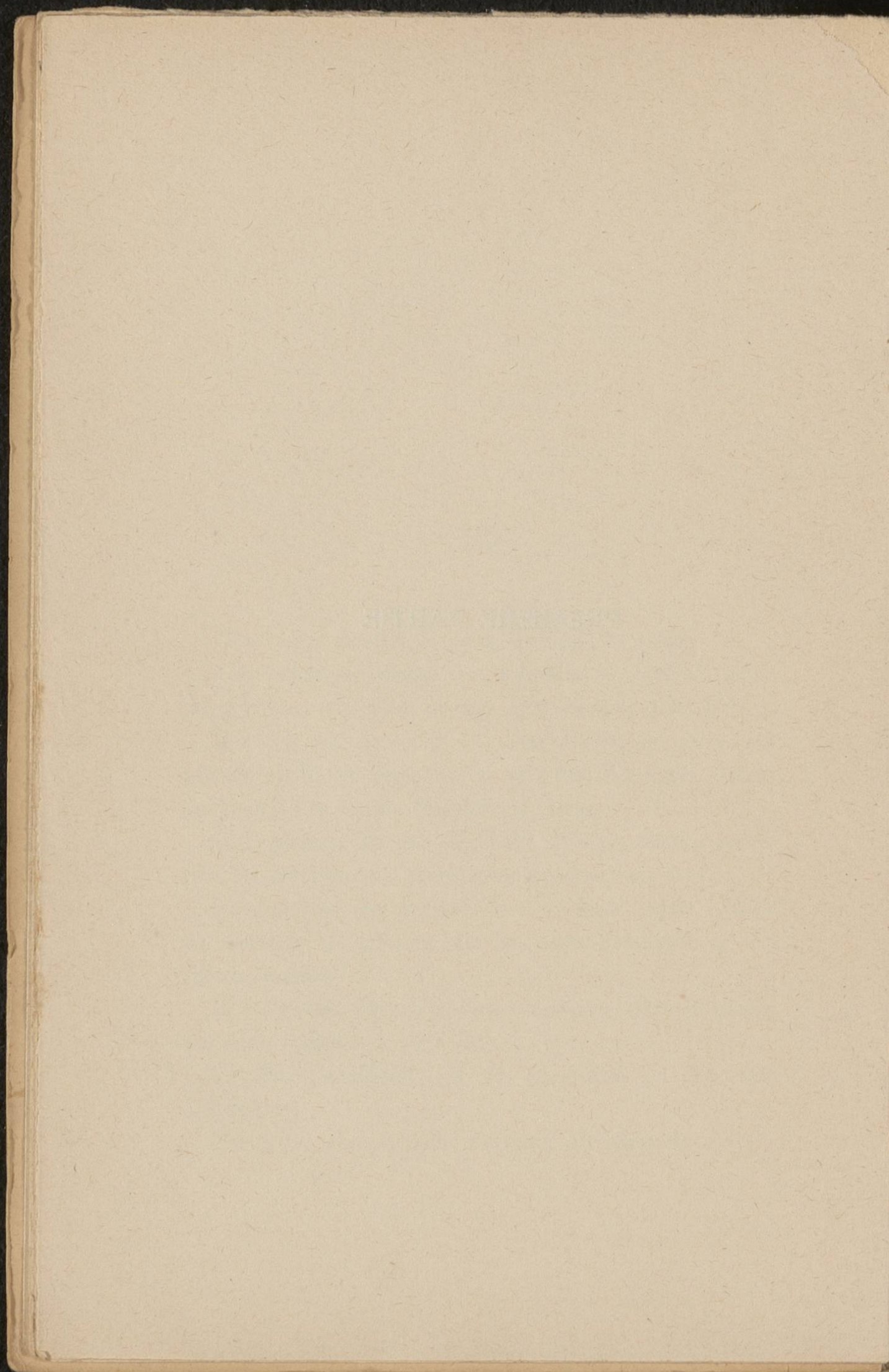
Et d'un pinceau trempé dans le beau temps, copier les lettrines où tiennent des paysages flamands et des figures naïves;

Si tu voulais, ma mère, t'asseoir à mes côtés, et guider ma main, comme tu fis jadis,

Ce livre, multiplié, je le donnerais à lire aux hommes :

Car il est doux et pur, puisqu'il est plein de toi !

PREMIERE PARTIE



I

De ma prime enfance il me reste peu d'images, mais précises et colorées, illustrations vivaces dans un texte aboli.

La première doit remonter à mes trois ans.

Je relevais d'une grave maladie, que plus tard j'entendis rappeler souvent dans la famille, et qui faillit me faire mourir.

Je me revois dans une grande chambre, debout sur un lit blanc, en chemise, — et ma mère se tient devant moi, heureuse.

Il fait très clair et très calme. Ce doit être une après-midi d'été, à l'heure des classes, quand, vide de gamins, le village boit en paix son soleil.

Ma mère tourne le dos à la fenêtre; elle me sourit; mes bras se tendent à la rencontre des

siens, vers la lumière bleue; — et j'embrasse à la fois ma mère et le jour, que je crois voir tous deux pour la première fois.

II

A la haine et à l'envie, on oppose un stoïcisme qui veut être hautain, mais qui gêne à la longue et oppresse, comme une cuirasse. Ah! si l'on pouvait simplement, sans rien dire, compris d'avance, abandonner son front sur les genoux de sa mère, en sanglotant tout bas...

Petit, je souffrais souvent de maux de tête, et j'éprouvais alors comme un désir de m'évader de mon corps malade pour trouver ailleurs le repos.

Ma mère me prenait sur le bras, et lentement, en susurrant des mots qui avaient une saveur de baiser, elle me promenait d'un bout à l'autre de la chambre, où les images familières — les fleurs de la tenture, les statuettes du manteau de cheminée — me semblaient, par contraste avec ma

souffrance, jouir d'un bonheur étranger dans leur rêve placide.

Ma tête roulait, lasse, sur son épaule ou sur sa gorge.

Une tiède sécurité peu à peu m'en venait. Les mots rythmés sur l'air d'une berceuse ancienne passaient une fraîcheur de doigts câlins sur mon front plein de fièvre. C'était alors une descente sans heurts dans la paix...

Avec de muettes précautions, le sommeil approche son subtil filet de mon âme, papillon aux ailes alourdies d'été; et elle s'y laisse prendre, avec la grande douceur de l'abandon.

Maman, sans doute, continue la berceuse, que sa mère a chantée, aussi elle, voici longtemps.

Il y a maintenant dans la pièce un recueillement attendri.

Les objets disent chut, avec le bruit imperceptible d'un glissement de rayon ou d'un envol de poussière. Comme l'ouate d'un écrin, le lit blanc reçoit le petit corps pâle. Et sur mon sommeil deux fronts se rapprochent : sous ses boucles blond clair, celui de mon ange invisible; sous ses bandeaux noirs, celui de ma mère...

Après trente ans, je ressens encore, au seul souvenir, la tranquille vertu de ces heures et, dans les bras et sur le sein de ma mère, cet apai-

sement comme au creux d'un hamac céleste,
balancé parmi l'azur, brodé de fleurs, d'un été tel
qu'il en existe aux royaumes visités au fond des
songes...

III

Je suis un petit garçon de six ans qui boit la vie comme sa tasse de lait, tout à jouir sans savoir. Voici les après-midi de l'été. Mes frères sont absents. Le jardin est dessiné en vert foncé sur l'azur soleilleux. Sous le cerisier auquel depuis longtemps on a volé ses cent boucles d'oreilles, le gazon est lustré d'ombre fraîche. Le sentier crisse quand j'y marche. Au fond du jardin, la haute tonnelle de noisetier et l'escarpolette. Tout cela, aujourd'hui, ne me tente point. Il y a ce grand silence qui m'enchant. C'est un miroir où de loin les bruits de l'heure viennent se mirer : le sifflet d'un train à la gare, le tambour ronflant d'une brouette sur les pavés de la rue; et surtout la voix, dans l'atelier, de mon père qui répète en faux une chanson que ma mère chante si juste. Il chante

faux, c'est vrai; mais le rythme de son marteau sur le cuir martelle si bien la chanson! Le silence est maintenant comme une belle route militaire où sonne un pas d'acier.

Près de la courette, il y a des roses et des pois de senteur. Il y a aussi, contre le mur, des tournesols pareils à de grands gâteaux gluants. Quand ils seront noirs, je ferai du doigt sauter les graines de leurs alvéoles : c'est bon à manger.

Quelle chose étrange, le bonheur. Qu'est-ce que c'est ? L'homme qui le ressent tremble de le perdre. Mais un enfant, non. Dans la maison, il y a ma mère : c'est elle le bonheur. C'est elle qui me le garde. Je la sais dans la cuisine, derrière ces carreaux où des géraniums collent de gros baisers rouges.

IV

Au ciel, où nos plus pures joies de la terre reflleurissent, les mamans se rappellent toutes l'enfance de leurs petits garçons...

Regardons ensemble, ma mère, nos fronts rapprochés au-dessus de la même image, mon enfance qui prenait jour sur ta présence lumineuse.

Tu te souviens de la joie que te donna ma joie, lorsqu'un jour je rapportai à la maison une pomme énorme, que je devais tenir à deux mains... Je l'avais reçue d'une des « trois veuves » qui habitaient ensemble une maison blanche, dans la grand'rue. C'étaient trois sœurs, menues, polies, avec des pommettes fraîches et des yeux clairs sous leur petit bonnet noir. La dernière survivante fut avec toi la seule bourgeoise qui demeurât, jus-

qu'à la fin, fidèle à la grande mante de chez nous, pour se rendre aux offices.

Mon père m'avait envoyé faire une commission chez ces bonnes rentières, ses clientes. Celle qui vint m'ouvrir me pria d'attendre un moment. Je remarquai, au fond du vestibule, un perroquet vert qui faisait l'important dans sa cage, et à qui je trouvais une bien vilaine voix.

La femme revint et me remit cette pomme, qui était rouge, et je le devins aussi, de plaisir. C'est le seul fruit que j'aie jamais pu garder jusqu'à ce qu'il fût mûr. Je l'exposai au salon, sur le marbre gris de l'armoire d'acajou. Et il s'en exhalait un parfum sucré, pareil à mon naïf bonheur...

Il y avait aussi le boulanger. Il passait vers trois heures avec sa charrette qui sentait bon le pain tendre. Les jours de congé, tu m'appelais pour tenir le pain pendant que tu payais l'homme. Il sortait de ses grandes poches deux bourses grises : l'une où il mettait tes sous, l'autre où il puisait une poignée de nic-nac pour moi. Tu me soulageais du pain, et je recevais, dans mes paumes rapprochées en coquille, le ruissellement des bons minuscules. Puis je te tendais, en riant, cette abondance, avec mon cœur joyeux : tu prenais un nic-nac pour me faire plaisir ; et nous nous aimions bien tous deux ; et le boulanger semblait

content quand il reprenait les rênes en criant : « hue ! la grise ! »...

Entendais-tu au bout de la rue le nasillement d'une musette, tu m'appelais qui jouais seul sur la petite pelouse sous le cerisier. « Viens vite ! les Italiens sont là ! » Je bondissais vers la porte, mais en t'entraînant, car à mon plaisir se mêlait une peur mystérieuse.

Ceux que nous appelions, enfants, « les Titaliens », étaient deux hommes basanés, aux chapeaux larges, et qui portaient des anneaux d'or aux oreilles, comme les bateliers que j'avais vus sur l'Escaut. Des molletières grises s'enroulaient à leurs jambes; cela me rappelait les bandits des gravures. Le plus vieux pressait du coude gauche l'outre de sa cornemuse gonflée, qui, avec ses chalumeaux de buis poli, me paraissait un étrange animal à trois pattes. Il tirait de cet instrument une modulation grave, monotone, pour accompagner l'air que son camarade jouait, les yeux baissés, sur le hautbois.

J'ai retenu ce chant, qui était mélancolique. J'en ai entendu depuis qui lui ressemblent, dans les montagnes; il disait un soir pastoral, parfumé de feux de bois et de paix songeuse... Ces hommes étaient malheureux et doux; leur regard noir souriait aux enfants dont ils devinaient la joie

tremblante. Tu me disais qu'ils venaient d'un pays lointain, plus beau que le nôtre, où croissent les oranges. Tu me remettais une aumône pour eux; je la donnais au plus vieux, sans quitter ta main, et mes doigts se retiraient vite... J'écoutais longtemps encore voyager la petite chanson dans la rue; évanouie tout là-bas, elle reprenait en moi jusqu'au soir, de plus en plus douce, pleine de souvenirs dont je goûtais le charme sans deviner l'objet.

V

Sa joie sans remous, ou sa sérénité, ma mère voulait la partager avec ses enfants, comme elle leur distribuait, au retour d'une visite en ville, des gâteaux ou des oranges. Quant à ses peines, elles les cachait. Les larmes, c'était une faiblesse; la mère doit à sa maisonnée le bon exemple.

Le calme de ma mère est une des belles choses humaines que j'ai vues. Cependant, après sa mort, j'ai appris qu'elle avait souffert beaucoup; âme tendre, inquiète, elle a passé sa vie à trembler pour nous; et nous ne l'avons pas remarqué.

Deux fois j'ai vu pleurer ma mère.

La première, j'avais six ans. C'était un dimanche, vers le soir. Grand-père, qui habitait toujours sa vaste ferme, à O..., on le savait, depuis un temps, fort malade. Maman était allée le voir

déjà, un autre jour, avec les aînés ; aujourd'hui, retenue à la maison, elle avait envoyé le père aux nouvelles, et elle attendait son retour. Trop jeune pour sentir peser l'angoisse, je jouais, entre les chaises, bruyant, quand le père entra. Dans le cadre de la porte, sa haute stature apparut, hésitante. Et je l'entends dire, d'une voix grave, avec une gaucherie qu'accentue sa prudence : « Ton père est au ciel ». Les jeux se turent, s'immobilisèrent. Ma mère se prit à sangloter, doucement d'abord, puis plus fort, cachant son visage dans ses mains, comme une petite fille très malheureuse. Je vois la chaise où elle s'affala impuissante, — pauvre. Les enfants s'étaient assis, sages, sur des sièges le long des murs, leurs jambes pendantes. Interdit, je me réfugiai près de la fenêtre, et voyant pleurer ma mère, je pleurai aussi, sans comprendre, longuement, dans le soir qui peu à peu emplissait la chambre, où personne ne songeait à apporter l'apaisement d'une lampe allumée.

La seconde fois, ma mère pleura à cause de moi. De le conter me déchire le cœur ; je le fais pour mériter un pardon qu'elle m'a depuis toujours accordé.

J'étais un gamin aux brusques colères, hardi contre tous. Je ne me rappelle plus le délit de ce

jour-là; mais envers ma mère qui me grondait je fus méchant et cruel. Je la vis alors pleurer avec de longues plaintes, le front dans ses mains. C'est le plus grand malheur de ma vie; c'en est le plus cruel remords. Notre passé a de ces reproches que les ans n'adoucissent point.

VI

Un jour de congé. Et le décor quotidien. Le beau temps emplit la cour proprette. Le jardin, ses plates-bandes alignées et ses sentiers ratissés de frais, a l'air content de soi. Avec son chapeau de travers et ses manches trop longues, l'épouvantail ressemble à Jan-la-Gnole, le vieux taupier. L'escarpolette pend raide, un rayon couché dessus, en travers du siège, comme un peu de silence endormi. Le marteau de mon père sautille dans l'atelier, à petits coups réguliers, — avec des arrêts : des blancs dans un texte... Par une fenêtre ouverte à l'étage, la chanson d'une de mes sœurs déroule des serpentins couleur de printemps. C'est mon heure de prédilection. Mon imagination étend l'étroit décor aux proportions d'un monde. Je suis entouré d'une foule. Je suis le chef d'une armée,

le bourgmestre d'un village, le directeur d'un orphéon. Maman doit se demander à quoi s'occupe son petit garçon, si affairé, et qui joue sans jouets. Il marche, il court, il gesticule; il ne crie point. Car il tient au secret. Si quelqu'un sort dans la cour, son manège s'arrête; on le sent contrarié.

De nouveau seul, il reprend sa pantomime.

Ce jour-là pourtant, j'avais un jouet, — un jouet étrange : deux lattes clouées en forme de croix, les bouts reliés par un fil de fer. Arbalète? Les profanes l'eussent cru. C'était un trombone.

Un de mes frères, mon aîné de trois ans — yeux bleus, cheveux blond clair, enfant doux comme une fillette — vient me rejoindre. Il veut sans doute partager mes singuliers ébats qu'il ne comprend point. Il arrive mal à propos. Pan ! voilà l'illusion rompue, mon rêve par terre ! Une colère soudaine me prend, mes nerfs se crispent. De mon instrument de bois dur, je lui assène un grand coup sur la tête. C'est fait avant que j'aie réfléchi. Mon frère se met à pleurer, mais sans cris, avec un gémissement continu. A cette seconde-là, j'ai la sensation du criminel qui voit clair — trop tard. Petit Caïn !... Une immense pitié entre en moi de partout, avec le remords. J'ai laissé choir mon trombone de bois, maculé de

sang ; je suis debout, ravagé de détresse, devant ma victime. Je porte la main à sa tête : sous les cheveux, en pulsations chaudes, le sang coule de la blessure, comme une source sous l'herbe.

Je regarde ma main : elle est rouge. Mon Dieu ! qu'ai-je fait !

Mes yeux s'ouvrent tout grands sur mon crime, élargis de terreur. Le châtiment sera dur : mon père me battra ; mais j'y songe à peine. Mon frère rentre en pleurant ; il ne va pas m'accuser, je le sais. Il n'a pas riposté ; il ne riposte jamais, il se laisse battre, et quelquefois cela m'irrite, en m'humiliant. Ma mère accueille le petit blessé sans bruit, pour ne point éveiller la justice terrible du père ; tout en l'apaisant de caresses et de chuchotements tendres, elle lui lave sa plaie à l'eau fraîche. Elle ne me gronde point : peut-être a-t-elle deviné mon désespoir ; sa pitié enveloppe le coupable avec la victime. Je suis entré, gêné, derrière mon frère, et j'observe de loin la blessure, avec angoisse. Tout mon cœur appelle le châtiment qui le délivrerait. Ah ! qu'on parle donc ! qu'on frappe !... Le petit blessé s'assied sagement sur une chaise, en pleurnichant. Je n'ose le regarder. Ma mère, triste, revient auprès de sa fille aînée, à la fenêtre, et reprend son ravaudage. Alors, malheureux, incapable de porter plus long-

temps mon âme lourde d'un crime, je m'accroupis, je me recroqueville par terre, bien dans l'ombre muette de ma mère, et j'attends là, détruit, le châtiment qui viendra peut-être, que craint ma chair, mais que souhaite mon remords.

VII

Dimanche, après-midi. La maison s'étire un moment dans sa sieste et referme l'œil. Les cloches se rendorment dans l'azur chaud. Les grands sont partis à Vêpres.

Maman et moi demeurons seuls, dans la chambre où le silence s'est refermé sur les choses avec le dernier claquement de la porte de sortie... Sur la fenêtre voilée de rideaux de dentelles, l'été se dessine : une rue villageoise aux pavés ronds, dorés de soleil, comme des petits pains ; les maisons d'en face, blanches, avec des éclaboussures de lumière crue sur les vitres, et de dures ombres anguleuses, et de petites taches rouges ou roses qui sont des géraniums ou des azalées en fleurs.

Ma mère s'assied près de la croisée, de profil. Elle a pris son livre d'heures gros de souvenirs

mortuaires, et ce chapelet aux grains brun clair qu'elle acheta à Oostacker un jour qu'elle y fut demander ma guérison. Je grimpe sur une chaise que j'ai poussée près de la table ronde, et je m'agenouille, les talons au derrière, les coudes sur le tapis. J'ai ouvert le *Tour de France* de M^{me} Amable Tastu, dont les images me disent beaucoup plus, et tout autre chose, que le texte que je ne comprends point. Le caniche, Corinne, quitte la cuisine, pousse la porte mal fermée, et, d'un saut, prend place, attentif, sur une chaise, en face de sa maîtresse. Paix. Sur la cheminée, la glace réfléchit l'heure d'été faite d'un bonheur qui retient son souffle. Paix. Les gravures du *Tour de France* parlent du vaste monde, là-bas, où il y a des lacs frais, des châteaux qui me feraient peur, de grandes églises, des rues où les gens portent des costumes démodés et jolis. Paix. Ma mère prie... Quand je lève sur elle mes yeux, je suis saisi de respect. Ses lèvres remuent doucement. Entre ses doigts minces, les grains du chapelet glissent un à un, lentement, pièces de monnaie que méticuleusement elle compte, pour quels achats?

Deux pas, — un lourd, un léger — s'approchent dans la rue.

Le caniche dresse l'oreille : il aboie un coup, sans conviction. On voit, sur l'écran lumineux de

la fenêtre, un buste d'homme glisser, et une tête rieuse de petite fille blonde. Ma mère les suit un moment des yeux. Corinne accroche à leurs silhouettes un regard dur, soupçonneux, presque irrité ; puis, la tête penchée, écoute leurs pas s'éloigner.

Et il ne se passe rien. L'après-midi luit immobile comme un pastel dans un cadre de style ancien...

Je pense souvent aux dimanches d'il y a trente ans, dans la modeste maison paternelle. Le bonheur alors était délectable et quotidien comme le pain blanc dont on ne se lasse point. On ne désirait rien. On écoutait, distrait, quelque chose d'invisible, qui était la joie innocente, nous conter à l'oreille une histoire sans commencement ni fin, dont je ne me rappelle rien, sinon que le monde y était bon, à cause de l'été soleilleux et des fleurs sucrées, et de ma mère, sainte et bonne comme Notre-Dame.

VIII

Les deux années qui précédèrent ma première communion, j'allai, avec mes petits camarades, à l'école dominicale, où sœur Perpétua nous faisait répéter les leçons de catéchisme que M. le Vicaire ou M. le Curé avaient expliquées pendant la semaine. Indocile à la maison, je passais, à l'école, pour un modèle de sagesse. Un dimanche, la bonne sœur voulut me récompenser. Elle prit dans son armoire une image de St-Jean Berchmans encadrée de carton rose, et me la tendit. Je la désirais; mais, songeant à mes compagnons qui devaient me regarder en ce moment avec un mépris railleur, brusquement, d'un signe de tête, je la refusai.

La sœur en fut ébahie. Déjà j'eus honte de mon respect humain; mais je m'entêtai lâchement.

— Tu ne la veux point ? me demanda-t-elle avec douceur.

Je fis non, de la tête... Les camarades diraient : « c'est un homme ! », un mauvais orgueil me le soufflait. Mais je vis sœur Perpétua toute triste. Et cela me bouleversa. Si j'avais osé, j'aurais pleuré, et demandé pardon à la pauvre femme, car elle était très bonne, et je l'aimais sincèrement. Je rentrai à la maison tête basse.

Ma mère, inquiète, m'interrogea en vain. Ce dimanche fut gâté de remords. Et le souvenir de ma mauvaise action est toujours là, rouge de honte.

IX

Un modeste intérieur bourgeois. Le bois lisse des meubles, le cuivre des chandeliers, le métal blanc du poêle rayonnent la paix. Il est deux heures. Une bonne odeur de café s'attarde encore dans la chambre. Le silence est comme un creux, laissé par le départ des enfants pour l'école.

Près de la fenêtre, deux femmes sont assises : l'une a cinquante ans; l'autre, vingt. Elles sont penchées sur des étoffes claires et légères, à grandes fleurs. A la croisée, un ciel songeur de novembre met des pâleurs bleutées. Les petits rideaux blancs sont écartés, pour ne rien perdre de la lumière avare.

Que font donc ces femmes? Elles ont l'air si heureuses. Une pensée commune fleurit dans leurs yeux et dans le sourire tranquille de leurs lèvres...

On dirait qu'elles travaillent à des ornements sacrés... C'est bien cela, ou presque.

Le plus jeune des enfants a neuf ans. Depuis longtemps il joue au curé. Il porte en lui, secret, le désir, la certitude d'être prêtre un jour. Deux de ses frères plus âgés ont le même désir ; on le saura beaucoup plus tard ; maintenant tous les trois s'en taisent, entr'eux et à leurs parents. Le benjamin anticipe sa profession, pour le plaisir. Son jeu solitaire consiste parfois à chanter des messes ou des saluts. On lui a fait une petite chapelle, sur un palier, près des combles ; il a un chemin de croix, et, pour la Noël, une crèche. Sa sœur aînée, bonne couturière, lui a confectionné une soutane et un surplis ; son père, une barrette à pompon de laine ; de son oncle le doyen il a reçu un rabat, un vrai rabat de prêtre, bordé de perles blanches.

Il peut donc lire gravement son bréviaire au jardin, dans le missel de sa maman ; et chanter des saluts sur le palier, devant son petit ostensor d'étain. Mais pour la messe, il n'est point vêtu selon les rubriques. Il lui manque une chasuble, une étole croisée et un manipule. Au fait, il n'y songe guère : son imagination supplée à tout, même à l'enfant de chœur inexistant — il ne veut point du service de ses frères, qui ne prennent rien

au sérieux; — à l'encens, qu'il remplace par du papier d'Arménie; à l'orgue, qu'il imite par un bourdonnement de la bouche. Quant à la sonnette, curé peu fier, il l'agite lui-même. Mais la maman, qui aime la piété de son petit prêtre, a rêvé une surprise. La Saint-Nicolas approche. L'enfant a demandé un harmonica, un plumier, des billes colorées, — des jouets, quoi! — et il ne tient pas pour des jouets les ornements sacrés : sa messe n'est pas un jeu : pour lui, c'est un office !... Maman sourit : son petit garçon sera aux anges.

Et voilà pourquoi ces deux femmes — la mère et la sœur aînée — sitôt les gamins en classe, ont repris dans l'armoire l'étoffe neuve bien cachée au fond d'un tiroir. Et voilà pourquoi, l'âme fermée sur leur beau secret, elles travaillent en silence, près de la fenêtre où un ciel songeur de fin novembre met des teintes bleutées.

Leur rêve prend forme peu à peu; les étoffes précisent des contours de chasuble et d'étole... Parfois, les femmes s'arrêtent de pousser l'aiguille et considèrent leur œuvre, la tête un peu de côté, satisfaites.

Et passant la main sur les grandes fleurs irréelles, elles ont l'air de caresser leur joie.

X

L'autre jour, vers l'Épiphanie, comme je voyageais dans ma Flandre natale, en ce pays d'Alost où, depuis le XIII^e siècle, ma race a peiné et aimé, je vis entrer, dans le compartiment où j'étais seul, une paysanne qui portait, mal noué dans une serviette à carreaux rouges et blancs, un pain énorme. Par les ouvertures j'y voyais luire, incrustée dans la croûte vernie au blanc d'œuf, une plaque de faïence où saint Martin était peint en couleurs voyantes d'image d'Épinal.

Du coup, toute mon enfance m'a soufflé dans l'âme une longue bouffée d'air frais. Ces pains d'étrences étaient encore très populaires il y a trente ans. Mon frère Octave en recevait un chaque année, de sa marraine qui était boulangère. En ces temps-là, vers le soir du jour de l'an ou

des Rois, on voyait descendre, du train ou de la carriole, des mères endimanchées et des garçons gênés dans leur « beau costume » qui leur donnait un air de petits hommes; et religieusement, avec une joie retenue où se mêlait de la fierté, on déposait sur la table de la cuisine le grand pain doré où apparaissait, à l'œil-de-bœuf de faïence, un rudimentaire soldat romain, au manteau bleu de prusse, sur un lourd cheval marron : le populaire saint Martin, qui remplit auprès des enfants du pays d'Alost la fonction de l'Evêque de Myre.

Du grand pain-gâteau, on faisait des tartines, et toute la maisonnée en mangeait ; le médaillon de faïence, on le suspendait à la muraille comme un naïf ex-voto.

La poésie des jours de l'an de mon enfance tient dans ce menu cercle aux couleurs criardes.

De son parrain, maître d'école dans un bourg important, mon frère recevait en étrennes, chaque année, un volume des œuvres de Jules Verne, dont j'ai retenu les dessins à la plume, évocateurs de pays étranges et de fonds de mer pleins d'yeux écarquillés.

Moi, mes étrennes étaient de lourdes pièces d'argent, dont un petit garçon n'a que faire. Mon parrain, qui avait une belle barbe fleurie comme Léopold II, et sur son gilet blanc une large chaîne

de montre en or, — j'étais très fier qu'il fût bourgmestre et que je portasse son nom — me donnait une pièce de cent sous, énorme, que je m'amusais, le premier jour, à faire rouler sur les dalles, entre les chaises, pendant que ma mère causait avec son frère illustre, le bourgmestre de Cherscamp...

XI

La poésie qui est dans mon âme, je la tiens de ma mère.

Ma mère doit avoir été une délicieuse petite fille flamande. Le flamand de son village natal est chantant, un peu traînant : patois de gens paisibles, bergers ou laboureurs. En pension, elle apprit le français. Mais pendant les soixante ans qui suivirent sa rentrée à la ferme paternelle, elle eut tout le temps d'en oublier l'usage. Elle l'entendait encore à la lecture, et s'expliquait assez aisément en présence de Wallons ou de Français. Je me souviens d'un bon chanoine breton qui était venu nous rendre visite : il fut enchanté de la grâce naïve que prenait sa langue française sur les lèvres de cette petite vieille flamande, qui usait d'une syntaxe très simple et prononçait avec une appli-

cation touchante les mots qu'elle tirait à mesure de sa mémoire où ils dormaient depuis si longtemps.

La dernière année de sa vie, quand je passais en famille des congés de convalescence, elle faisait, presque chaque jour, devant moi, une « version orale ». Le calendrier qu'elle avait reçu en étrennes de la mercière était rédigé en français. Le soir, ma mère arrachait le feuillet, lisait et traduisait, phrase par phrase, les sentences et les bons mots imprimés au verso. Très fine, elle commentait ensuite ce texte, et il n'était point rare que la réflexion qu'il faisait fleurir sur ses lèvres le dépassât en bon sens ou en poésie. Je lui procurais des livres flamands savoureux et édifiants à la fois, dont elle lisait chaque dimanche un chapitre. Je lui offrais aussi les miens, en rougissant. Une fois elle m'a dit : « C'est dommage qu'ils soient écrits en français : je voudrais tant les comprendre ! » Mon cœur en a longtemps pleuré. A cause d'elle, pour elle, j'eusse voulu être un écrivain flamand.

C'est elle, d'ailleurs, qui m'a fait faire vraiment mon premier « exercice littéraire ».

Je pouvais avoir dix ou onze ans. A cette époque, j'avais l'étrange manie, au retour de l'école, de remplacer mes jeux par d'interminables promenades entre les plates-bandes de notre

petit jardin. Mon imagination brodait un long roman héroïque, dont les personnages principaux étaient les rois très sages et très chrétiens d'un archipel de cinq îles, situé je ne sais dans quel océan de rêve. Ce roman m'a occupé pendant deux ans au moins. Ses héros ont gardé dans ma mémoire l'attitude hiératique des saints pontifes qu'on voit, sur les images, engainés dans leurs lourdes chapes de brocart aux cassures métalliques. C'étaient de grands bâtisseurs de palais et d'églises, des justiciers rigides, de rudes guerriers. J'étais très royaliste en ce temps-là.

Un jour, je faisais à ma mère mes confidences. Très renfermé, je n'en faisais qu'à elle, ou à ma sœur aînée Maria, une petite maman très douce, elle aussi, qui à présent est au ciel, parmi les vierges. Je révélai à ma mère le secret de mes promenades taciturnes. Je lui parlai, avec étonnement, des histoires qui naissaient en moi, si vraies, et que je n'avais pas trouvées dans les livres.

— Mais écris-les donc! me dit-elle.

Sur un coin de table, j'en griffonnai une au crayon. Elle me déplut : toute la poésie en était partie; on eût dit d'un papillon dont les ailes se dédorent au contact de nos doigts.

Mon conte ressemblait bêtement à un de ces

devoirs de style que le maître d'école nous faisait écrire sur l'ardoise. C'était absurde.

Désormais je ne confierais plus au papier les épisodes de ma Chanson de geste. J'attendis huit ans. Et mes îles sont disparues, petites Atlantides, dans l'océan, et dans l'oubli... Mais je suis heureux de me dire que si j'écris, c'est ma mère, simple et ignorante, qui, sans le savoir, m'y engagea.

Surtout, elle m'a donné le goût de ces doux êtres de joie et d'innocence : les fleurs et les oiseaux. Je dirai plus loin quelles belles images j'ai trouvées en feuilletant son enfance, et comme elle aimait la nature, en poète qui s'ignore. Pour en parler, elle avait un langage coloré, qui m'enchantait surtout les dernières années de sa vie. Ses métaphores inattendues, ses comparaisons naturelles et fraîches, elle eût été bien étonnée si je m'étais avisé de les noter en sa présence. Elle disait ce qu'elle voyait et sentait, rien de plus. Mais où donc prenait-elle ces mots qui embaumaient la framboise ou le thym, ces mots gluants de sève et de soleil comme les jeunes pousses, ces mots sautillants et tintants comme des grelots ?

Que ne donnerais-je pas pour avoir en moi autant de beau temps qu'en mettait ma mère dans les pittoresques récits où elle faisait revivre un village patriarcal de la Flandre de 1860 !...

XII

Maman ne nous gâtait point. Elle nous enseignait ce bonheur sage qui n'a que des désirs modestes. Nous avions une tirelire, mais point d'argent de poche. Si nous désirions un bonbon, des décalcomanies, du papier de soie pour fabriquer un cerf-volant, nous pouvions en parler à notre mère qui nous donnait de quoi les acheter.

Nous ne jouions jamais dans la rue. La cour et le jardin pouvaient nous suffire. Le dimanche, en été, nos parents nous menaient quelquefois en promenade : aux Sapinières ou au Vieil Escaut.

On atteignait à celles-là au bout de longues chaussées bordées d'ormeaux, et l'on dépassait en chemin le moulin de brique toujours badigeonné à neuf, l'air, sur sa butte verte, d'un gigantesque jouet; le vieux moulin en planches, haut sur patte,

qui fut construit au XV^e siècle et dont le meunier était notre cousin ; puis des châteaux dont l'ombre grelottait, comme frileuse, dans leur étang, malgré la lourde fourrure des frondaisons qui les entourait. A la lisière du bois de sapins, dans le silence chaud, un cabaret rustique nous hélait : *Au Vert-Chasseur*. Je me souviens de la salle basse, où des fresques vert épinard contaient la chasse à coudre et la vie des bûcherons. La fraîcheur y avait un parfum de résine et de cave à bière. Dehors, les joueurs de boules juraient, à chaque coup manqué. Leurs chopes à calotte de mousse s'alignaient sur les rebords de fenêtres.

Après une halte au Vert-Chasseur, nous allions flâner et jouer dans l'ombre glacée du bois. Dans les clairières traînaient des papiers gras de pique-nique. Sur le sol sablonneux, glissant d'aiguilles de sapin, nous faisons des chutes molles. Et nous écoutions nos rires et nos cris, comme dans un tunnel.

Le Vieil Escaut offrait d'autres agréments. Des pêcheurs à la ligne, coiffés d'un canotier, étaient figés dans l'herbe du bord, à croupetons ou sur un petit pliant, et leur canne obliquement suspendue formait avec son ombre dans l'eau un compas ouvert. Nous regardions, le souffle retenu, de petits cercles s'élargir autour d'un centre pareil à

la fossette d'un sourire. Ou bien, un peu au-delà, dans le parc du château, les lapins de garenne nous amusaient, assis sur leur derrière, l'air de réciter une fable. A un carrefour, il y avait un joli cabaret : *La Maison d'Autriche*, avec une boutique attenante où maman nous achetait des sucres d'orge. On y accédait par un petit escalier de pierre, dont la rampe de fer glissait froide comme un jet d'eau sous ma main. La fraîcheur jumelle des bois et des eaux imprégnait le dimanche animé de promeneurs pacifiques... Quelque part, dans une ferme, un accordéon étirait un flonflon sirupeux, avec de brusques hoquets çà et là.

XIII

Une fois, en plein hiver, une grande baraque de toile s'allongea sur la placette. Deux énormes torches brûlaient devant, s'échevelant au vent du soir.

Maman, après s'être assurée que le spectacle était honnête, voulut nous y conduire. Nous nous serrâmes sur des banquettes étroites couvertes de velours râpé qui s'appelaient fauteuils. D'abord des marionnettes perfectionnées vinrent déclamer, avec des voix trop graves ou trop aiguës et des gestes cassés. Puis une fillette de huit ans dansa sur la corde roide avec grâce et modestie. Elle nous souriait de ses dents éclatantes; ses yeux avaient la lumineuse douceur du velours nocturne, dans l'ovale du visage encadré de longs cheveux châtain.

Ce soir-là et le jour suivant, je fus amoureux de cette princesse qui avait mon âge : pauvre, étrangère, jolie — peut-être malheureuse — pour quelle dame eût-il fait meilleur vivre et mourir ?

A présent elle est sans doute une laide mégère, qui bat sa marmaille en jurant, dans la roulotte sordide où sèchent des torchons. Mais au travers du ciel de ma prime enfance demeure tendue cette corde raide, et une fillette brune danse dessus, qui m'envoie des baisers.

Quand la danseuse de corde eut fini ses tours, on disposa un écran, et j'assistai à ma première séance de cinématographe. Cet art était à ses débuts : les images trépidaient, les personnages paraissaient affligés d'étranges tics nerveux. Mes yeux étaient las ; je revins de cette soirée épuisé et heureux.

Tout cet hiver-là, je donnai à ma famille des séances de guignol. Je découpai dans du carton des bonshommes que je manœuvrais par des fils à coudre sur une large planche dressée contre deux chaises. Le numéro sensationnel était l'ascension de Notre-Seigneur : c'était le seul qui réussît toujours : je n'avais qu'à repêcher lentement, telle une épinoche au bout de mon fil, le Seigneur en longue robe, silhouette stylisée ; les apôtres, en bas, ne devaient pas bouger. La descente des

anges n'était pas beaucoup plus compliquée; et la scène s'arrêtait là, accueillie par les applaudissements complaisants du public. Le public, c'était ma mère. Je faisais « le tour de l'assistance », et je ramenaï dans ma casquette un sou.

Ce sou, j'en achetaï de menues bougies de couleur, que j'allumais dans ma chapelle, devant la crèche, ou devant mon petit Saint-Antoine qui avait une robe de chocolat et une figure de massé-pain...

XIV

L'Escaut coule à travers mon âme. Il l'alimente de vie et de pensée. Je l'aime avec une nuance de respect craintif. Si j'étais païen, je lui vouerais un culte d'adoration; il aurait, dans ma hutte sur la rive, son autel. Quand je retourne à mon village natal pour plus d'un jour, je vais le contempler qui roule, brisant dans ses flots toujours neufs les mêmes vieilles images de ses bords : une ferme, un four à briques, une file d'arbres ,le clocher de l'église. Si je pouvais m'élire une demeure, je la voudrais là, dans sa vallée à peine sensible, près de son cours d'un gris métallique scindant le paysage vert. Si je pouvais me choisir un tombeau, ce serait encore là, au cimetière paroissial qui dévale vers sa rive droite, près du calvaire d'où on le voit, où la terre doit sentir les lourdes pulsations de cette artère puissante.

Comment l'amour de l'Escaut est-il entré en moi? Ma mère devait aimer cette belle nappe d'eau, nécessaire au décor où s'écoula sa vie après celle de toute sa race. Mais il semble que la crainte en elle l'emportât. Elle avait connu trop de gens qui s'y étaient noyés, par accident ou par suicide. Chaque année, la morgue de notre commune s'ouvrait à des cadavres repêchés, venus de quel village de malheur? Au cimetière, on montrait des tombes de noyés, noires de lierre, sinistres.

Si quelqu'un de la maison ne rentrait pas à l'heure, ma mère tremblait, songeant à l'Escaut, dont les berges étaient fort mal entretenues, dont les vases ne rendaient pas vivant celui qu'elles absorbaient.

Aussi bien, elle nous défendait toujours, avant nos promenades, d'aller du côté de l'eau.

Peut-être cette défense même augmenta-t-elle en nous l'attrait du fleuve. Je ne le voyais guère que de loin, en suivant, tous les samedis, la chaussée parallèle qui mène au village où un de mes frères était instituteur. J'aimais les remorqueurs qui glissaient empanachés sur cette bande d'acier, parmi le vert des prés banaux coupés au loin de noires sapinières; les chalands que des haleurs traînaient, penchés comme quelqu'un qui marche

contre le vent; et surtout les bateaux à voiles, qui me rappelaient mieux la mer vue sur les images.

Maman devinait bien quelle merveille demeurerait pour nous le fleuve. Elle ne voulait pas nous en priver entièrement. Quelquefois, en été, elle suivait avec nous les rives herbues, tenant les petits par la main, surveillant des yeux et ramenant de la voix les autres.

L'Escaut! Vous ne savez pas ce que dit ce nom à un Flamand.

Le poème de Verhaeren n'est que l'hymne collectif de la Flandre à son fleuve.

Dans l'imagination des petits garçons, l'Escaut jette déjà des reflets pleins d'étrange attirance. Ils le savent là-bas, derrière l'église et le cimetière, tantôt coulant presque à pleins bords, tantôt baissé et rétréci entre deux larges bordures de vase grise trouée de glaïeuls. Ils entendent tout le jour, et parfois la nuit en s'éveillant, corner les bateaux qui approchent du pont. Ces longs mugissements rappellent à intervalles sa présence, comme les coups de cloche celle de l'église. En hiver on craint ses débordements qui sont des désastres; quand il charrie de gros glaçons, les vieux recommencent à conter leurs souvenirs de l'an 91, où l'Escaut prit si bien que les chariots

de brasseurs passaient dessus, chargés de tonneaux pleins. Aux prés communaux inondés à perte de vue, un patineur disparut sous la glace, et sa tête, coupée net, patina toute seule, avec des bonds bizarres, sur plusieurs mètres.

Avant sa rectification, le fleuve, à cause de ses coudes brusques, engloutit plus d'un bateau. Les cloches alors sonnaient l'alarme, pressées, hale-tantes. Je me souviens de cette fois où le *Flandre II* sombra, entre l'église et le pont. Tout le village y courut. Maman dut nous retenir; nous regardions, trépignants, les hommes qui passaient en se jetant des nouvelles contradictoires.

A l'école, nous enviâmes les gamins qui étaient allés voir le désastre et qui, sitôt la classe finie, y retourneraient. Les jours qui suivirent l'accident, étaient de fête pour les gosses et pour les flâneurs. Les scaphandriers arrivaient de Gand, pour travailler; et les badauds de partout, pour voir.

Dans les prairies riveraines, petit à petit une kermesse s'organisa, avec des tentes où l'on vendait à boire, un massacre d'innocents, un étalage de jouets, des marchandes d'oranges et de sucres d'orge sous de grands parapluies d'un rouge délavé, un manège dont l'orchestrion soufflait, cornait, tambourinait. A l'odeur de l'Escaut — une odeur de vase et de poisson, forte vers le soir

— se mêlait le fumet des beignets à l'huile. On s'écrasait sur les berges, on se crottait dans les prés humides...

Cette fois, notre mère nous mena voir : nous ne tenions plus en place. Une échelle de fer émergeait de l'eau trouble; parfois une main de caoutchouc rouge tâtonnait à la surface, comme un crabe quand on le bout; puis la tête du scaphandrier se montrait, globe de métal troué d'énormes yeux ronds, que je me souvenais avoir vu sur les gravures d'un roman de Jules Verne.

La cour d'école en parla longtemps. Je brodai des histoires pour moi tout seul, où cet étrange monstre avait un rôle terrifiant.

L'Escaut et ses parages n'en devenaient que plus mystérieux, comme un coin de Paradis d'après la chute, plein de merveilles et de sournois dangers. Je me serais fait scrupule d'en approcher. Sur ce point, je ne désobéis qu'une seule fois à ma mère, et j'en eus bien du remords.

C'était au temps des grands travaux : on allait couper tout un coude du fleuve et le combler. De nombreuses équipes de terrassiers envahirent le bourg; des bateaux à vapeur amenèrent des dragues, des pompes, des grues. Le dimanche, toutes les rues s'en allaient par là, en promenade. Nos parents nous y conduisirent aussi.

Mais un jour, après la classe, mon frère Octave se laissa entraîner par un camarade, à l'insu de nos parents, et je le suivis, nerveux de désir et de scrupule.

Les travaux battaient leur plein. Déjà de minces canaux se creusaient, profonds, emplis d'une eau limoneuse. Le gamin qui nous pilotait les traversa sur une maigre passerelle qui fléchissait et ressautait à chacun de ses pas. Nous l'imitâmes, de peur de paraître poltrons... Quand je fus au milieu de la planche flexible, je songeai à la mort qui me guettait au dessous, à l'accident proche, au chagrin qu'en aurait ma mère. En cette seconde de terreur, ma désobéissance m'apparut horrible. Après tant d'années, je n'ai point perdu l'impression de ce remords qui tranchait à vif dans mon cœur. Ce soir-là je me sentis fort malheureux.

Maman ignora toujours notre escapade. Je rongei ma honte comme un croûton de pain souillé, dans l'ombre de ma petite âme confuse...

Et maintenant, dans le cimetière qui touche presque au fleuve, il a y deux tombes que je visite avec amour : celle de ma sœur aînée, où douze fois déjà l'été a fait reflourir des immortelles; celle de ma mère, dont le lierre n'a pas encore eu le temps d'enlacer la croix. Quand je me redresse,

après ma prière sur ces tombes, je contemple l'Escaut qui coule en bas, on dirait impassible, — plein cependant de remous profonds et lourds... Au-delà, le paysage s'éploie jusqu'aux arbres lointains qui font le tour de l'horizon. Il a l'air vieux, ce paysage : ses petites fermes éparses ont des pignons à gradins et des tuiles encroûtées de joubarbe; ses arbres tors, nos pères les ont connus. C'est là que bien souvent j'ai cette impression étrange et réelle : d'être une plante née dans cette terre, et qui, ailleurs, mourrait; de croître là, immobile, avec mes racines bien ancrées, et mon ombre qui fait le tour, comme une aiguille de cadran, comptant mes heures; de faire partie de ce sol, de ce morceau de terre qui est toute *la Terre*; et, quand je tomberai, de ne pouvoir bien dormir que là, — près du fleuve qui passe et qui demeure...

XV

Charme unique des soirs dominicaux... Le père est sorti faire sa partie de whist, à la *Pomme d'Or* ou à la *Vieille Barrière*, avec le docteur, le brasseur et le tapissier. Mes frères sont au patronage; mes sœurs, chez leur amie, Mademoiselle Victorine, qui habite à deux pas... J'adore le tête-à-tête avec ma mère... Derrière les vitres, l'été est comme une belle chromolithographie sous verre... Si nous sortions jusqu'au fond du jardin?

Ma mère est jolie, avec ses bandeaux noirs bien lisses, et son tablier de soie noire... On s'arrête aux géraniums. Elle me les fait admirer, relevant les plus belles fleurs sous ses doigts. Il en est un, de couleur amarante, rare, dont elle est fière. Et puis il y a ses lauriers dans des cuvettes : ils ont besoin d'eau. A la muraille les clématites

achèvent de fleurir, pâlies. On passe au jardin; des reines-marguerites aux pois de senteur; ensuite aux plates-bandes de légumes. Les céleris exhalent une odeur de pharmacie.

Aux arbres, les pommes commencent à rougir d'une joue.

Dans le jardin du voisin, un pinson chante avec vaillance.

Sur le sentier étroit, nous avançons à petits pas, causant à petits mots. Je sens près de moi cette douceur qui est ma mère, autour de moi cette autre douceur qui est le dimanche d'été. Le clocher compte six heures, lentement, comme un avare. Le silence se détache sur un fond de fanfare très lointaine. Dans quelque village des environs, ou dans un hameau de notre bourg, la kermesse lève la jambe et le coude, comme dans Teniers... Dieu! que notre paix en est meilleure! Nous remontons et redescendons le sentier, marchant à petits pas, causant à petits mots...

Et le soleil se couche, rouge, rayé par la portée des fils téléphoniques, où deux hirondelles se posent, notes. Sa lueur lustre les tuiles brunies... Une volée de pigeons fait deux tours, passant dans l'or fluide, avec un bruissement harmonieux.

La brise fraîchit. Il faut rentrer.

La lampe est déjà sur la table. Ma mère lui ôte

son verre, remonte un peu la mèche pour qu'elle lèche la flamme d'une allumette, lui fait redescendre la langue dans le gosier, lui remet son verre et passe les deux mains dessus, comme on fait aux joues d'une petite fille en lui disant d'être bien gentille, la coiffe de l'abat-jour de carton peint, pareil à un chapeau chinois.

Un rond de lumière dore notre manille qui dispose son faste de rois, de reines, de valets, et ses semis de fleurs bizarres, rouges et noires.

Dans le silence que nos paroles morcellent à peine, le tic-tac, avec un bruit d'aiguilles ponctuelles, tricote des heures douces. Tout à coup, dans le vestibule obscur, la sonnette tressaille comme une bille de cristal qui rebondit sur du cristal.

Je cours ouvrir. Ce sont mes sœurs qui rentrent, ou mes frères, impatients de débiter toutes les nouvelles à la fois.

Le jeu reprend mal. Bientôt nos cartes gisent abandonnées, en désordre. Il est temps, d'ailleurs, de songer au souper.

Sur la pointe des pieds, au rythme des secondes, les petites fées de silence et de mystère se sont enfuies, vers le jardin bleui de lune où les hauts poiriers portent des étoiles, ou vers le salon

où je n'oserais les suivre à cette heure, parce qu'il se peuple de toutes les présences que ses vieux meubles ont connues et qui ne sont mortes que pour nous.

XVI

Tous les vieux pays chrétiens ont leurs madones et leurs crucifix miraculeux; et la terre sera usée avant les pèlerinages qui la foulent.

Pour retrouver au loin le sourire naïf de la Vierge, le front penché du Christ Dououreux, j'ai visité, à l'étranger, bien des sanctuaires. Mais aucun ne m'a ému comme ceux de ma Flandre.

Enfant, je n'en connus que trois, assez proches : le Christ dans le feuillage, à Mont-Sainte-Croix; la Pieta, à Lede; Notre-Dame de Lourdes, à Oostacker.

A *Destelbergen* (le Mont des Chardons) que la piété populaire appelle *Bergen-Kruis* (Mont-Sainte-Croix), toute la famille se rendait le jour de l'Ascension. On partait vers une heure, après le dîner. Par le mauvais pavé qui longe le cimetière on

dévalait jusqu'aux berges de l'Escaut. Le fleuve merveilleux coulait dans le jour azuré, entre deux haies de glaïeuls qui trempaient dans l'argent liquide. La vallée inclinait doucement vers nous les beaux tapis verts de ses pâturages, rayés de files d'arbres obliques. Des parcs de châteaux faisaient de grands enclos d'ombre, où des oiseaux s'écoutaient chanter. Des mouettes, plus blanches de voler sur un fond bleu, poussaient des cris grêles d'enfants en détresse; les hirondelles rasant les flots y mouillaient leurs petits ventres blancs; parfois un héron s'enlevait, d'un vol lourd, ses longues pattes tendues horizontales.

Çà et là, une ferme faisait la sieste, blanche et brune, dans ses arbres obscurs; plus loin, sur la ligne d'horizon, trois moulins s'immobilisaient, leurs ailes rouges écartelées sur un nuage bas. Nous marchions, les gamins fauchant de leurs cannes la tête des lamiers et des ciguës. Je voulais être vaillant. A ma mère qui s'inquiétait de moi, je répondais, d'un air pincé : « Fatigué, moi ? Et pourquoi donc ? »

Pourtant, je regardais avec désir, au loin, le premier pont sur l'Escaut, où l'on ferait halte, mais qui semblait s'éloigner.

Parfois, un riverain qui pêchait au carreau, une barquette ou un chaland apportaient une

diversion. Je me prenais tout à coup à envier l'existence des pêcheurs et des bateliers. Dès le lendemain, j'imiterais leurs gestes dans mes jeux, sur ma « scène » : la courette, dont le trottoir simulerait la terre ferme; le sol battu, l'Escaut ; l'échelle, mon bateau; la roue de la brouette renversée, mon gouvernail; le fouet, ma canne à pêche...

Enfin, ce pont ne fuyait plus, il grandissait, semblait s'étirer. On l'atteignait : il me paraissait immense. Haute en couleurs, une guinguette riait sur la berge, son image versée dans l'eau, où le courant en remuait les détails bigarrés, pêle-mêle. Sous la tonnelle, des citadins en bras de chemise buvaient des limonades couleur de miel clair; tout près, une balançoire lançait jusque dans les branches une petite fille blonde, rieuse sous un grand chapeau de paille, ses bras nus sortant d'une robe blanche à volants de gaze.

On ne s'arrêtait guère; d'abord nos dévotions; au retour, on se délasserait un peu.

Nous suivions maintenant la rive gauche du fleuve. L'après-midi devenait lourde, chauffée à blanc. La sueur perlait sur nos faces rouges, que le chapeau de soleil barrait d'ombre jusque sous les yeux.

A gauche, dans le lointain, Gand dessinait sa

vignette de clochers : le beffroi où brillait, minuscule, le point de feu du dragon de cuivre; Saint-Michel, carré comme une forteresse; Saint-Bavon et Saint-Nicolas, géants noirs ; à l'écart, plus élégant, Saint-Pierre. Devant nous, un peu sur la droite, le village au calvaire se cachait derrière les arbres de ses châteaux.

La croix que venaient vénérer les foules se dressait au fond d'une longue allée ombreuse, dans une chapelle naturelle de vieux tilleuls qui conjuguaient leurs maîtresses branches. Elle supportait, cloué avec de gros clous, un Christ couronné, vêtu d'un pagne de velours grenat charmé de brocard, assez semblable aux christes tragiques et royaux qu'on voit dans les sombres églises dorées d'Espagne.

J'ai gardé une vision nette de mon dernier pèlerinage. Je pouvais avoir dix ans. Quelques jours auparavant, des malfaiteurs sacrilèges avaient tenté de mettre le feu à la Croix vénérée. La Flandre catholique avait été frappée d'horreur. On n'avait pu découvrir les coupables. Mais le lendemain du crime, un des Judas se balançait, pendu, dans un arbre en face du calvaire. Cette année-là, les pèlerins affluèrent plus nombreux, prièrent à genoux plus longuement, les bras en croix ou se frappant la poitrine. Je me

souviens que la face triste du « bon Dieu », et tout son corps, étaient noircis et craquelés par les flammes; la courte robe de velours sombre, qu'on avait renouvelée, paraissait dérisoire sur cette lèpre. Je priai très bien, ce jour-là, pour la conversion des pécheurs. Le Crucifié, dont la vengeance divine avait branché l'insulteur, penchait sa tête, on eût dit avec plus de miséricorde, et à le voir ainsi, on se surprenait implorant le pardon pour toute la Flandre, pour le coupable même.

On goûtait ensuite d'un *cramique*, dans la bonne fraîcheur d'une cour d'auberge où s'alignaient de petites tables vertes, sous les marronniers. Puis le retour commençait, avec du plomb arrêté dans les mollets et au-dessus des genoux. Les plus jeunes, qui avaient gambadé devant la caravane à l'aller, traînaient maintenant en queue, s'appuyaient sur leurs frêles cannes. Ils se plaignaient de leurs bottines trop étroites, dont le cuir brûlait leurs chevilles.

Maman leur promettait une bonne halte au cabaret du pont. O le cabaret béni, qui clignait de l'œil derrière les arbres!

...Dans la salle presque vide, aux relents aigres de bière et d'alcool, une jeune fille jouait des polkas grêles. Derrière, dans la cour et le petit jardin d'agrément jusqu'où montait la fraîcheur

du fleuve, quelques familles étaient attablées. Autour du jeu de boules, des rentiers, nu-tête, suivaient, la chope à la main, la course glissante d'une boule plate vers le piquet. Le joueur demeurait penché un pied en avant, tout son corps suivant l'évolution gracieuse et sûre du disque.

Mon père, ayant commandé des limonades, s'approchait du groupe. Nous, les garçons, nous courions déjà vers la balançoire inerte. Maman et nos sœurs nous criaient : « De la prudence ! Pas trop fort ! »

Où diable s'en était allée notre fatigue ?

La dernière étape s'effectuait au soleil déclinant. L'Escaut, çà et là, faisait tourner une lueur mauve ou orange ; les peupliers jetaient de minces passerelles d'ombre frémissante sur les flots qui glissaient. Et nous regardions, amusés, gesticuler nos grandes ombres déhanchées dans la prairie, au bas de la berge.

La paix dominicale était bonne à sentir comme une conscience pure. Des paysans en sabots descendaient, flâneurs, jusqu'au fleuve, crachant leur jus de chique, ou tétant leur brûle-gueule. Peu à peu, derrière un rideau d'arbres, le soleil grandissait, orange d'abord, puis rouge. Et dans les mailles des vagues, son reflet s'allongeait frétilant comme un grand poisson d'or.

Dans les brumes bleuâtres qui montaient, nous voyions le clocher de notre village dessiner, en gris sombre, sa silhouette.

Nous pressions d'instinct le pas, attirés par le repos proche.

Le village était vide et muet, en promenade aux sapinières. A peine, sur un seuil, quelque vieille en bonnet blanc, sa tabatière plate dans la main gauche, à la façon d'une claquette...

La maison nous accueillait, creuse, comme désaffectée.

Dans la courette, les géraniums rougeoyaient sur les rebords de fenêtre, et aussi immobiles, les poissons rouges demeuraient suspendus, comme à l'ancre, dans le petit vivier, la bouche ouverte, ébahis de silence.

Ma sœur remontait de la cave une carafe de bière fraîche; et nous nous asseyions, sentant tout à coup une bonne fatigue. Un soir vert bleu se tendait derrière les hauts poiriers, et le croissant y montait, suivi d'une grosse étoile...

XVII

Le pèlerinage de Lede est célèbre au pays d'Alost. Dans la belle église de ce bourg cossu, les gens de Flandre viennent prier Notre-Dame des Sept Douleurs... Mon père y alla plus de cinquante ans de suite, à la Fête-Dieu. Ce jour-là, ma mère gardait la maison. La route était longue : sur une chaussée qui a l'air de ne finir nulle part, quatre heures de marche à l'aller, quatre au retour, et des côtes.

Lorsque j'eus mes douze ans, père me prit avec lui. On partit avant l'aube, à cette heure où l'ombre qui se dissout est comme une fine cendre glacée. Nous étions déjà loin quand le soleil se leva devant nous, dans les blés où il allumait la rosée. Des alouettes montaient en grisollant sans répit. Je me souviens de ce passage à niveau où les

rails semblaient de fonte incandescente. Le garde-barrière tenait son drapelet rouge taché d'huile, et interrogeait l'horizon; il reconnut mon père, originaire de ce coin-là, et le salua gaîment. La fraîcheur et la lumière jouaient ensemble, parmi les herbes du talus et dans un champ d'avoine. Je me sentais fort, presque un jeune homme; je faisais tournoyer ma canne — une jolie canne en bambou que maman m'avait achetée à l'Exposition Universelle de Gand. Nous traversâmes des hameaux qui s'éveillaient avec des claquements de volets, des villages qui allaient à la messe du matin. Le soleil monta, devint d'un blanc éblouissant. Mes jambes commençaient à s'alourdir, comme si la route montait; le sable me parut trop mou, les pavés trop durs.

Tout à coup, derrière un bouquet d'arbres, mon père me montra, du bout de son bâton, le clocher de Lede. C'était loin encore, tout là-bas; mais mon cœur s'allégea.

Je ne quittai plus des yeux l'horizon. Des moulins y tournaient lentement; çà et là un clocher était planté, gris, sur un attroupement brun de vieux toits de tuile. Le vent nous apportait la lointaine voix de cloches qui sonnaient des grand'messes. Nous nous inquiétâmes de l'heure :

nous voulions assister à la messe à Lede, devant la Madone au cœur percé.

Des carrioles nous dépassaient, pleines de pèlerins.

Enfin, nous entrâmes dans le bourg pavoisé, où le grand jour de pèlerinage déchaînait une kermesse.

Sur la place de l'église, des tentes battaient au vent.

Des marchands forains vendaient des pantins et des mirlitons, à côté des vieilles habituées qui débitaient des chapelets et des cierges. Je me rappelle vaguement l'église moite qu'emplissait une rumeur d'orgue et de chaises déplacées. Sur un trône étoilé de lumières, la Vierge était assise, sept couteaux dans la poitrine, son Jésus livide couché sur ses genoux.

Puis nous suivîmes le chemin de sable de l'*Ommegang* (1) qui contourne le village, parmi les champs, menant aux sept chapelles dont chacune offre à la piété populaire une des douleurs de Marie à méditer. Sur le bord de ce chemin, des mendiants lamentables imploraient des sous, présentant des cancers ostentatoires, des moignons enveloppés de linges souillés, des cécités pareilles

(1) Chemin de procession autour des lieux de pèlerinage.

à des plaies, ou chantant d'interminables complaints dont ils vendaient le texte.

...Ensuite, je me vois assis dans l'ombre éventée de brises, devant un pot de bière blanche de Louvain, dont la saveur, elle aussi, est pâle, mais qui étanche la soif mieux que toute autre boisson. C'est dans la cour d'une de ces vieilles hôtelleries flamandes qui ont, devant leur façade incrustée d'anneaux, des barres de fer et des mangeoires pleines d'avoine. Cette cour a l'air drôle, avec la détresse comique de ses carrioles dételées, impuissantes, le cul en terre et les brancards au ciel.

A une petite table peinte en vert clair, sous la charmille, nous déjeunâmes de pain blanc et de fromage...

Le retour fut plus long et plus pénible : on eût dit que notre village, où maman nous attendait, était définitivement perdu. Nous le revîmes enfin. Je passai la soirée près de ma mère, à lui conter les menus détails de mon premier grand pèlerinage. Je n'avouai pas ma fatigue. Mais pendant la prière du soir je m'endormis gloutonnement.

XVIII

A Oostacker, d'où Notre-Dame de Lourdes bénit la Flandre, nous nous faisons conduire chaque année en voiture. Isidore, le cocher de louage, amenait son fiacre après le dîner, vers une heure. Les rues du village, puis la grande chaussée ombreuse glissaient à reculons sous les roues, et des paysages prétentieux défilaient, avec de grosses villas posées sur des tapis de bégonias en fleur.

Nous contournions la grand'ville trop agitée, pour arriver dans la paix du vaste parc qui abrite la grotte. Ma mère aimait ce coin ruisselant de grâces, où elle avait obtenu, une fois, ma guérison quand le médecin m'avait jugé perdu. Elle y priait avec une ferveur qui abolissait tout autour d'elle, sauf ses petits garçons qui priaient, mains jointes,

à sa droite et à sa gauche. L'ombre sentait le bois proche, et la cire qui brûlait à pleins buissons, et la fumée qui noircissait la grotte. Sur les bancs alignés sous les vieux arbres, des mantes étaient comme figées, dans un silence d'église tintant de petites médailles. On tâchait de n'oublier rien en sa prière secrète : un avé encore pour acquérir telle vertu, encore un pour ne plus commettre telle faute... Dans la boutique à gauche de l'entrée, ma mère achetait des cierges, qu'elle enfonçait sur les pointes d'une herse, dans la cavité enfumée du rocher artificiel ; et des pinceaux de flamme y montaient, droits et minces : notre pauvre oraison avait pris ce corps fluide et pur.

Tout près du parc en prière, voici, dressant ses tours jumelles qui regardent, au loin, les mâtues emmêlées du port de Gand, l'église gothique. Nous y entrions à l'heure du salut. Des oriflammes pendaient, immobiles, contre les murailles polychromes. L'encens du chœur flottait à la rencontre des cantiques...

A Oostacker, les restaurants ne manquent point. Il en est de rustiques, vieilles maisons flamandes blanchies à la chaux, avec, au-dessus de la porte cintrée, une enseigne où l'on a peint un jambon ou une chopine crépue de mousse. Il en est de

cossus, qui semblent appeler des toilettes claires sous les rosiers de leur pergola.

Avant de remonter en voiture, nous goûtions au restaurant où nous voyions le moins de monde.

Quand le Flamand a prié son soûl, il sent la faim : il lui faut des sandwiches, arrosés de bière. Il semble qu'un bon repas exprime le mieux, confirme et complète le bonheur de son âme.

Le Flamand se retrouve dans Memling; mais Teniers est son compère. Nos gens des bords de l'Escaut, de la Lys et de la Nèthe savent gré au Seigneur d'avoir créé d'excellentes choses, qu'ils peuvent accommoder pour la réfection de leurs forces et la délectation de leur palais.

XIX

La poésie des fêtes chrétiennes est le miel de ma vie.

Mais il me faut, pour en savourer la douceur, la présence, en souvenir, de ma mère.

Elle avait le sens de la vénération. Elle déposait un tendre respect au creux des mots qui nomment les choses saintes mêlées à la vie de la maison : l'eau bénite, le buis du jour des Rameaux, le cierge de la Chandeleur. Sœur et mère de prêtres, elle semblait partager leur pouvoir de sanctifier. D'ailleurs, toutes les créatures que Dieu nous prête, pour notre joie ou notre subsistance, elle savait les voir comme durent le faire les saints et les poètes primitifs. Tout redevenait sacré, gardant l'empreinte de la main divine; tout était grand et beau, parce que tout était simple : le

soleil et la pluie, les fleurs et les fruits, le lait et le pain.

Le pain surtout, dont elle disait la mystérieuse genèse, depuis la graine qu'elle avait vu semer, si souvent, par son père, avec la gravité d'un rite, jusqu'à l'épi mûr, jusqu'à la pâte soulevée, jusqu'au four ardent et sombre. Aucun de ses enfants n'aurait osé jeter une miette : c'eût été une profanation. Les miettes, elle les réservait aux oiseaux qui revenaient dans la cour et qu'elle connaissait individuellement. Une tartine de pain blanc lui parut toujours la plus noble des aumônes à faire.

Elle savait la puissance que Dieu a cachée dans la nature pour guérir ou soulager les douleurs du corps; elle recueillait l'eau des neiges de mars, excellentes pour laver les yeux malades; avec de la cire vierge et de l'huile d'olive très pure elle composait un onguent aux multiples vertus.

Est-ce merveille, dès lors, qu'elle traitât avec une religieuse gravité les choses deux fois sacrées : d'être présents de Dieu et porteuses d'une bénédiction ?

Ah! le Jour des Rameaux! Son amer parfum de buis embaumait la grand'messe, et, ensuite, la maison endimanchée. Derrière les crucifix, on remplaçait la branche jaunie de l'an passé, sèche,

et comme métallique, par une branche fraîche, au vernis sombre.

Mon père avait loué, au-delà de la voie ferrée, près du beau moulin blanc, un lopin de terre où il cultivait quelques légumes. A Pâques fleuries, je pouvais l'y accompagner, pour planter le buis bénit. Après le signe de la croix, nous en piquions un brin, de distance en distance, dans les sillons et les plates-bandes qui se duvetaient de vert.

Le brin de buis devenait une arme mystérieuse aux jours d'orage. Je les revis... La maison sonne creux, à cause du grand silence. Là-haut, dans le ciel bouleversé, le tonnerre cahote lourdement. Des éclairs paraphent à tout moment l'air livide : la maisonnée se signe. Les enfants sont sages. Les jeux demeurent suspendus, comme des gestes inachevés. Ma mère a pris le bénitier et la branche de buis. Elle parcourt toute la maison, des combles à la cave, grave et calme, récitant de mémoire, à haute et claire voix, le prologue de l'Évangile selon saint Jean. Sur ses lèvres, ce texte nu et sublime prenait une pure sonorité d'au-delà des mondes. A six ans déjà, j'éprouvai l'émotion religieuse la plus intense qui me fût donnée jamais, — à cette parole, blanche d'un feu immatériel dans le jour obscur : *Et le Verbe s'est fait chair, et Il a habité parmi nous.* Derrière la voix

qui s'était tue, une présence d'Ange ramenait la paix... Les cœurs battaient avec plus de régularité; la conversation reprenait, à mi-voix encore, rassurée pourtant... L'orage glissait sur le ciel, comme un lourd rideau derrière lequel s'achève un combat d'occultes puissances... L'azur revenait, lavé, ému d'une colère apaisée. Le jardin dégouttelant brillait; un merle se mettait à siffler, enfilant en collier les perles sonores de la pluie. Dans la rue, des sabots claquaient. Quelque part sautillait une chanson.

La bonté du jour souriait de nouveau aux hommes, avec un sous-entendu de pardon.

XX

Notre maison prenait, grâce à ma mère, la couleur mystique de l'église. Le Jeudi-Saint, que le peuple flamand appelle le *Jeudi Blanc* — avait, ce me semble, une candeur d'hostie. Tout petit, je la sentais sur mon âme. De peur de l'éclabousser, mes jeux s'évertuaient à être doux, feutrés de silence.

L'après-midi de ce jour-là, comme de tous les jeudis, ma mère repassait du linge. J'adorais ces heures; je me tenais tranquille, observant tous ses gestes, regardant le fer chaud qui patinait pesamment sur la toile étendue, et en faisait fumer l'odorante blancheur. Après son travail, ma mère revêtait sa mante de drap noir au capuchon orné de dentelles, et je l'accompagnais à l'église, pour l'adoration. Le Sépulcre, que les riches horticult-

teurs du village avaient décoré de fleurs précoces, de hauts palmiers, d'aspidistras éployés, de fragiles araucarias où grimpaient en spirale un mince ruban de soie rouge, évoquait toujours pour moi le Jardin des Olives; et Jésus, sous le voile coiffé d'une frêle couronne d'or, y prolongeait cette agonie que l'office du jour rappelait.

Les cierges, en crépitant, épluchaient l'étoffe sèche du silence. On entendait le murmure des ferveurs absorbées sous les capes sombres; des grains de chapelet se heurtaient comme des pois. Tous ces menus bruits simulaient une brise secrète qui ne remuait que les âmes. J'étais tout petit à côté de ma mère, pris dans le vertige immobile de son ardeur. La Sainte Trinité devait être là, à disposer des grâces inénarrables pour les mères chrétiennes et pour leurs enfants...

XXI

Le Vendredi-Saint, le village semblait vivre en sourdine. Les cahots de tombereau, les bruits de forge y sonnaient étranges, comme sur un dimanche profané.

A trois heures, la vie tout à coup s'arrêtait, coupée net. Le travail laissait choir son marteau et s'essuyait le front du revers de la main. Dans la cuisine, devant le crucifix, toute la maisonnée s'agenouillait, les bras en croix, pour les cinq *Pater* et les cinq *Avé*. Ce jour-là, c'est le père qui entonnait.

Ma mère avait amené avec elle toutes les pieuses coutumes de ses parents. Jadis, toute la Flandra priait ainsi. Était-ce beau, à l'heure où mourut le Christ, tout ce pays prosterné devant les images multipliées de la grande Croix noyée de

ténèbres au sommet du Golgotha! Du haut de son gibet qui le tenait solidement cloué, le Christ faisait effort pour se pencher vers ces rudes et bons Flamands, terribles justiciers auxquels il fallait souvent arracher une promesse de pardon avant de leur donner le baiser de paix.

Chez nous, la cérémonie avait le sens d'un acte public de compassion — envers Jésus, injustement mis à mort, envers les pauvres pécheurs aussi, parmi lesquels nous nous comptons.

Notre maison, ce jour-là, était bien une mortuaire. On parlait bas; on n'eût osé plaisanter. On s'aimait mieux aussi, dans une grande paix, parce qu'il n'y a point, dans l'Eglise catholique, de fruit de peine qui ne cache un noyau d'espérance.

Vers le soir, deux enfants de chœur, dont l'un portait la croix de procession, dont l'autre agitait la crécelle, faisaient le tour du quartier, invitant les fidèles à l'office de Ténèbres... Dans la rue creuse, entre chaque râle de la crécelle, on entendait le bruit de leurs pas. Puis, l'un après l'autre, des hommes, des femmes sortaient des petites maisons de commerce, dont la sonnette sonnait quelques instants. En silence, ils s'en allaient à l'église. Et c'était encore moi, le plus jeune, qui pouvais accompagner maman. J'y tenais; je sentais bien que près d'elle je priais mieux. Je con-

tinuais de faire partie d'elle. Quand elle était devant Dieu, on eût dit qu'elle tenait tous ses enfants rassemblés sous sa mante aux plis amples, leurs mains jointes au chaud dans les siennes, pour une offrande unique et totale.

XXII

Le lendemain, les cloches revenaient de Rome. Vers les huit heures du matin, celles de notre paroisse devaient passer au-dessus du jardin; mais je n'eus jamais la chance de les voir.

En flamand, le mot *klok* désignant aussi bien une poule couveuse qu'une cloche, ce fut un problème insoluble pour mes sept ans que ce retour. Les *klokken*, était-ce des poules? Probablement, puisqu'elles volaient, et pondaient de beaux œufs, parmi les choux et dans l'herbe. Ou si c'étaient des cloches? En effet, on les disait absentes : depuis trois jours elles ne sonnaient plus. Et voici que, ce samedi, elles emplissaient tout à coup le matin de sonorités claires, comme rajeunies, tout juste à l'heure où, la corbeille au bras, la marmaille s'en allait quérir les œufs au jardin! D'autres

enfants eussent demandé qu'on leur explique. Moi, non : Je craignais vaguement de paraître sot. Je ne demandais jamais qu'on déchirât le voile d'un mystère. Peut-être aimais-je le mystère. Ce goût m'est resté. Les fées, j'y crois toujours; et je crains qu'on me les tue. Je comprends très bien le vent : il m'apporte d'inquiétants messages; qu'on ne s'avise point de me l'expliquer par les lois de la physique!

Dès ce samedi matin, où ma sœur Rachel rapportait de l'eau fraîchement bénite, la joie pascale pavoisait le ciel et la terre. Les façades brillaient rebadigeonnées; les pruniers agitaient doucement une nuée de points mauves; des grives vocalisaient. Etait-ce d'aujourd'hui? On l'aurait pensé; la veille je ne m'en étais point aperçu.

Le samedi, dans nos souvenirs d'enfance, est une page bleu clair. L'école communale nous lâchait à midi, volée bruyante, jusqu'au lundi. Après dîner, c'était un gai tintamarre de seaux remués, de gros paquets d'eau versés sur les étroits trottoirs de briques ou sur le carrelage rouge des cuisines, et les balais les poursuivaient, rageurs. Des jeunes filles, les bras rouges nus jusqu'au coude marqué d'une fossette, lavaient les vitres, debout sur une chaise. Par les portes ouvertes, on voyait les coquemars de cuivre, fourbis, luire

sur le tuyau plat du poêle de Louvain. Dans les corridors sombres qui sentaient le savon vert et l'eau, des sabots claquaient avec un bruit humide, comme dans la pluie.

Les gamins maraudaient à l'aise, insurveillés, ou jouaient aux billes, à la toupie, aux barres, sur la placette, devant l'église. Des rentiers entraient, pour se faire raser, au cabaret du *Grand Saint Martin*, qui balançait à son enseigne un plat à barbe en cuivre bosselé.

A la vêprée, le salut sonnait; enfants sages, mes frères et moi, nous allions à confesse, dans l'ombre sainte pleine de chuchotements. Et le soir, après le bain, nets d'âme et de corps, nous groupions autour de la table de famille nos bonheurs innocents, inquiets de se souiller, démangés de petits scrupules.

Beaux samedis !

Mais aucun ne valait le Samedi-Saint, plein de la joie du jour, et de cette autre joie, qui ne peut se tenir un instant tranquille, que donne l'attente d'une belle chose promise...

Ma mère préparait le riz au lait, plat de fête flamand. Point de kermesse sans lui. Au ciel on en mangera, dans des assiettes d'or, avec des cuillers d'argent. Tous les enfants vous le diront.

Le ciel, ce sera encore plus beau qu'un jour de Pâques ou de kermesse.

Les fêtes religieuses ne semblaient commencer pour nous que lorsque maman rentrait de la messe matinale.

En enlevant sa mante et son bonnet de dentelles noires où courait un ruban violet, elle répandait la joie que son âme avait aspirée à l'église. Son livre d'heures fleurait la sainteté; en le feuilletant, j'y respirais sa ferveur.

Sa besogne aussitôt commençait, allègre; sa prière, qui ne cessait point, s'y mêlait, comme le soleil d'un beau jour à l'eau pure du ruisseau. Et à la voir, en souvenir, faire les simples gestes autour du foyer, j'ai l'impression qu'elle accomplissait les rites d'une liturgie familière, vieille comme la famille même.

XXIII

Le culte de la famille, comme elle y veillait! Ses parents, ses aïeux, leur vie, leurs peines, comme elle les évoquait bien! Leurs fermes centenaires, qui furent saccagées, voilà longtemps, par les armées étrangères, ou hantées de méchants démons, mais sanctifiées surtout par de belles familles abondantes et laborieuses, elles demeurent plantées là, dans mon esprit, solides et vivantes comme les chênes qui bordent leurs allées. Et tous ces hommes qui y vécurent, ma mère s'y sentait rattachée, s'en disait tributaire. Elle comprenait, cette humble chrétienne, que la famille est une chaîne d'âmes autant que de corps; un arbre profond autant que large, qui non seulement étend loin ses branches dans l'espace, mais plonge bas ses racines dans le passé.

Le jour des âmes, elle s'abîmait dans un sublime recueillement. Son petit peut le dire : il a prié près d'elle, les soirs de Toussaint, aux matines interminables, qu'elle trouvait trop brèves pour sa ferveur; il l'a suivie, pauvre ombre glissante, jusque sous le grand Christ émacié de Matthias Zens, écartelé sur le dernier pilier; un marguillier, maigre, fripé, y vendait de minces cierges, jaunes comme ses longues mains; elle en plantait sur la herse, aux pieds du Jésus pâle; et sur le prie-dieu bas, que sa mante entourait comme d'une cloche, son front s'inclinait sur ses mains jointes; et il n'y avait plus pour elle, pendant ces minutes d'éternité, que le Christ pitoyable ruisselant de sang méritoire, et les âmes des ancêtres implorant le décisif pardon.

Nous nous en revenions par les rues enténébrées.

Çà et là, dans une façade basse, les volets fermés dessinaient un as de cœur ou de pique lumineux; un seul réverbère arborait un lambeau de leur trouble. Les grosses cloches de l'église roulaient dans le ciel, comme un macabre jeu de dés; la petite cloche du couvent courait derrière, toute en hoquets, énervante.

Le village replié vivait en dedans. En bien des maisons, autour du feu, on récitait le chapelet;

ailleurs, des whists commençaient dans un glissement muet de cartes, avec les mots strictement nécessaires.

Ma mère demeurait absorbée, sa pensée obstinément enlacée, lierre palpitant, à la croix de bois qui, là-bas, dans son village natal, à l'ombre d'une église rustique, semble jaillie du cœur de ses parents, acte de foi et d'espérance.

XXIV

Souvent, les soirs d'hiver, un ami de mes frères venait « veiller ». Grand liseur, renseigné et crédule, il savait beaucoup d'histoires et les contait bien. Il s'appelait Homère. Il évoquait les aventures de bandits fameux qui tinrent jadis sous leur terreur la Flandre; il connaissait toutes les fermes des environs que les démons et les fantômes avaient visitées, les souterrains mystérieux, les trappes que trois chevaux attelés en flèche ne pouvaient desceller, les sorciers et les loups-garous qui avaient exercé sur le village de terribles vengeances. Ma mère n'aimait point qu'il fît luire à nos jeunes imaginations ces tableaux en rouge et noir.

Nous, nous les adorions, pour la peur délicieuse qu'ils faisaient courir dans nos moelles.

Il ne faut pas croire que nos parents nous don-

naient une éducation utilitaire, et nous formaient à l'esprit positif. Notre enfance, à mes frères et sœurs et à moi, date, grâce à Dieu, d'avant les meccanos. L'imagination n'y était point mise en cage. Ma grande sœur pouvait me conter de beaux contes bleus, aussi irréels que possible, avec des mots chargés de mystère, et des silences qui donnaient le frisson.

Et nos cadeaux de Saint-Nicolas en étaient qui, dédaigneux de former des Pascal ou des Edison, se contentaient d'ouvrir l'âme à la joie et des fourrés profonds au rêve.

Je crus aussi longtemps que possible, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'évidence me le défendît, aux beaux mensonges de la Saint-Nicolas.

Nos parents n'étaient point riches, et ils avaient beaucoup d'enfants. Ils surent, avec des cadeaux de peu de prix, nous rendre heureux comme princes.

Les préparatifs de la fête étaient longs. Nous devenions plus sages à mesure qu'approchait le 6 décembre.

La veille, on nous donnait des carottes et des navets, que nous lavions avec une application excessive : maman — nous savions qu'elle avait pitié des bêtes — nous recommandait de songer à l'âne de Saint-Nicolas : il devait être fourbu,

le pauvre, de trotter tant ; il fallait lui donner bien à manger. Son maître serait content de trouver dans nos paniers ces navets et ces carottes pour sa monture.

Ce soir-là, nous nous couchions de bonne heure, sans maugréer. Je me rappelle que ma prière était aussi fervente que coupée de distractions. Dans mon petit lit, j'étais long à trouver le sommeil. Un cahot de charrette, un bruit de pas, un aboi du vent dans la cheminée : ne serait-ce point le passage du grand Saint ? Il est tout-puissant, je le savais ; je n'éprouvais aucune difficulté à croire au miracle ; que le Saint entrât par la cheminée ou par le trou de la serrure, cela me semblait absolument normal.

Le matin, toute la nichée était prompte à se lever ; les aînés s'étaient déjà habillés, les plus jeunes descendaient en chemise de nuit. Le froid me faisait trembler, — ou si c'était l'attente ? Dans la cuisine, le feu, qui ronflait déjà, n'avait pas encore chassé la moiteur glaciale de la nuit. Mais une bonne odeur de café planait.

Les sept enfants, dont j'étais le Poucet, se rangeaient à la queue-leu-leu, par ordre de taille. J'ouvrais la marche, armé de la clé du salon. Mon père aimait suivre cette petite armée à la conquête de l'enfantine Toison d'or.

Eclairé par la chandelle qu'il avançait, je trouvais la serrure. On devait m'aider un peu : la clé jouait mal. Et la porte s'ouvrait ! L'ombre froide dégageait des odeurs mêlées, d'oranges, de chocolat, de sapin frais, et de vernis ; elle luisait çà et là d'un éclat de fer-blanc ou de papier d'étain. Les volets claquent, les stores sont remontés, pour le coup de théâtre. Et l'humble trésor apparaît ! Cris, mains levées, bras tendus. Chacun reconnaît son panier, les aînés leur assiette. Voici des plumiers pour les plus grands, un tambour, des trompettes, un cheval de bois, une boîte de Nuremberg pour les plus jeunes, des bonbons pour tous. On palpe, avec des mains prudentes ; on compare les cadeaux. Et puis la ribambelle s'en va, bruyante — qui tambourinant ou cornant, qui traînant un dada, — vers la cuisine, où maman, la plus heureuse, s'émerveille en joignant les mains : « Jésus ! Maria ! que c'est beau ! quel miracle ! »...

XXV

Une année, ma Saint-Nicolas fut gâtée par un grand crime et un grand chagrin.

Depuis des semaines, à la devanture du petit bazar, parmi les poupées, les carrousels et les soldats de plomb, une tirelire m'avait tenté. C'était une niche en bois blanc, vernissée comme d'une couche de miel ; un bouledogue, assis devant, gardait le trésor ; dans le toit, une fente attendait les sous ; à coup sûr, le moins brillant des jouets exposés. Mais mon désir s'y collait. Je n'en voyais plus d'autres. Il grandissait affreusement, ce désir ; il devenait douloureux. Un soir, en rentrant du salut avec ma mère, je l'arrêtai devant la vitrine rutilante. Je n'osai lui demander la tirelire ; mais par des allusions que je croyais habiles, je tâchai de la désigner à son attention et à son

choix. Mon espérance s'en rassura. Mon désir devenait un besoin de possession. La nuit du 5 au 6 décembre, je dormis mal. Et le matin du 6, quelle angoisse ! Nous n'étions plus que deux ou trois pour chercher nos cadeaux ; les autres étaient trop grands, ou aux études...

Malheur ! La tirelire n'y était point !

Ma mère n'avait pas deviné. Les bonbons s'étageaient sur la table de noyer luisant ; pour moi, la table me semblait vide. Je ne poussai pas un cri ; je fus assez lâche pour ne simuler aucune joie. Ma mère s'en aperçut :

— Eh bien, me demanda-t-elle, es-tu content ?

Tout enfant que j'étais, je sentis une déchirure dans sa parole et dans son bonheur.

Je répondis oui, sans enthousiasme.

Et aussitôt je compris que je venais de commettre une faute très grave ; — et un grand malheur vêtit mon âme de noir.

A l'école, les enfants se montraient leurs bonbons, décrivaient avec faste les jouets qu'ils avaient laissés chez eux. Je croquais mon chocolat sans appétit, bourré de chagrin. La tirelire, je n'y pensais presque plus, sinon avec dégoût ; elle me paraissait mesquine et misérable ; mon cœur était plein de ma mère que j'avais peinée. Je me sen-

tais ingrat; je me fusse donné des coups; je me haïssais.

Le remords croissait comme un chardon hargneux, qui blessait toutes mes pensées; mais sur ce chardon, peu à peu une belle fleur violette écloait, douce comme peluche entre sa couronne de piquants : le repentir ! Le remords est dur et stérile; le repentir, désir de réparation, renferme déjà la douceur d'une espérance.

L'école finie, les rangs conduits par l'instituteur ne marchaient pas assez vite à mon gré. J'étais impatient de rentrer. Derrière la grille, Corinne, notre petite chienne fauve, sautait contre les barreaux, à son ordinaire, avec des jappements d'amitié; je la caressai à peine. J'avais hâte d'être près de ma mère, à la cuisine; et j'étais gêné de l'approcher. Ah ! je me vois, gauche et tendre, rôder autour d'elle, lui parler avec les mots les plus doux. J'affectais de trouver mon chocolat délicieux; j'en avais gardé à dessein pour le manger devant elle avec une gourmandise insincère, mais touchante de bonne volonté. Pauvre gosse, que n'aurais-je point fait pour consoler maman, pour lui faire croire que ses cadeaux avaient comblé mes désirs, pour faire en sorte que ce qui avait été n'eût été point !

Ma mère qui, le matin, ne m'avait marqué

aucun dépit, me souriait doucement. Comprenait-elle mon effort ? Je l'ignore. Le mystère, pour moi, demeura. Je ne sus jamais si sa blessure était fermée. Et longtemps, longtemps, mon remords persista vivace.

Voilà un des grands chagrins de ma vie. Le 6 décembre a toujours, dans la joie naïve qu'il m'apporte encore chaque année, une petite note étrange. De la rue montent jusqu'à moi des cris joyeux de gosses, soulignés du bêlement pointu des trompettes en fer-banc. Je hume dans ma mémoire l'odeur du jour, une odeur de confiserie et de bazar... Je revois une table de noyer lisse dans la pénombre d'un salon, et j'entends ma mère qui me demande, triste :

— Eh bien, mon petit Camille, es-tu content ?

XXVI

Les rêves et les désirs nous obsèdent, à nous faire mal.

Un jour, un coup de vent les éteint, comme une lampe ou une fleur. Et nous n'y pensons déjà plus : voici qu'il s'en allume de nouveaux.

Mais un désir me tient depuis quinze ans, un seul rêve : de composer un beau cantique à la Vierge Marie.

Il est né d'un souvenir, de la douceur que je goûte à me rappeler les mois de mai de mon enfance.

Dans le petit jardin potager, où l'azur avait l'austère parfum du buis et du silence, j'entendais, vers le soir, la cloche du salut. Ma mère m'emmenait quelquefois, moins souvent qu'elle n'aurait désiré. Les jours où elle avait trop de travail, j'allais à l'église seul ou avec mes frères.

L'autel de la Vierge était splendide; un déploiement de palmiers et d'autres plantes riches, prêtés par les horticulteurs; et les feux blancs de quatre lustres à pendeloques de cristal, crevant en pluie de soleil sur les verdure, comme versés par quatre énormes pommes d'arrosoir.

Le reste de l'église était dans la pénombre, même le chœur : le curé apportait le Saint Sacrement à l'autel latéral, parmi les lumières, aux pieds de la blanche statue de Notre-Dame de Lourdes.

Je respire toujours en moi ces saluts du soir où je priais dans l'ombre du deuxième pilier à droite.

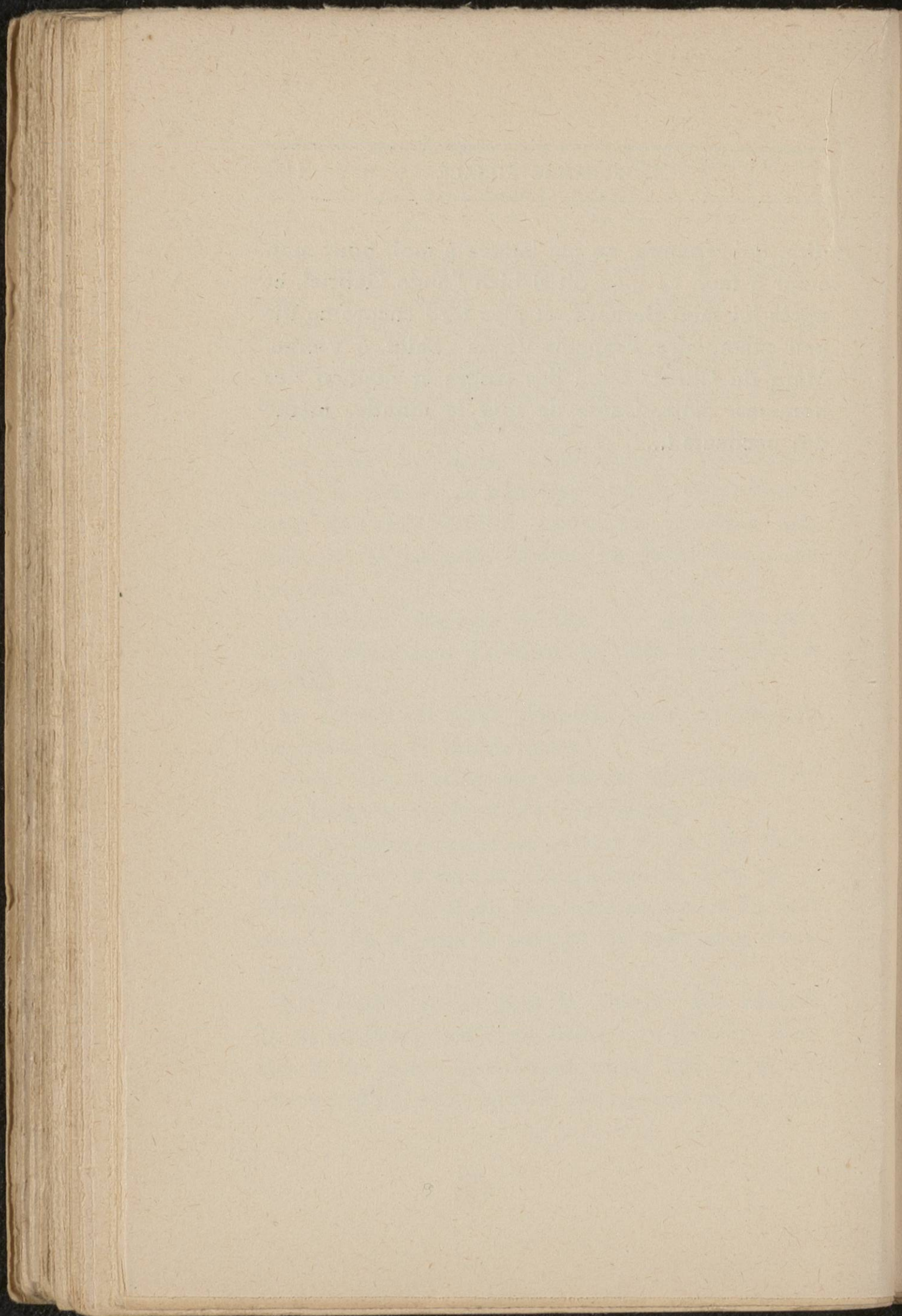
Et j'avais un petit chapelet noir où pendait une croix de la bonne mort.

Mon âme flottait sur l'extase du *Regina Cæli* aux longues modulations d'allégresse.

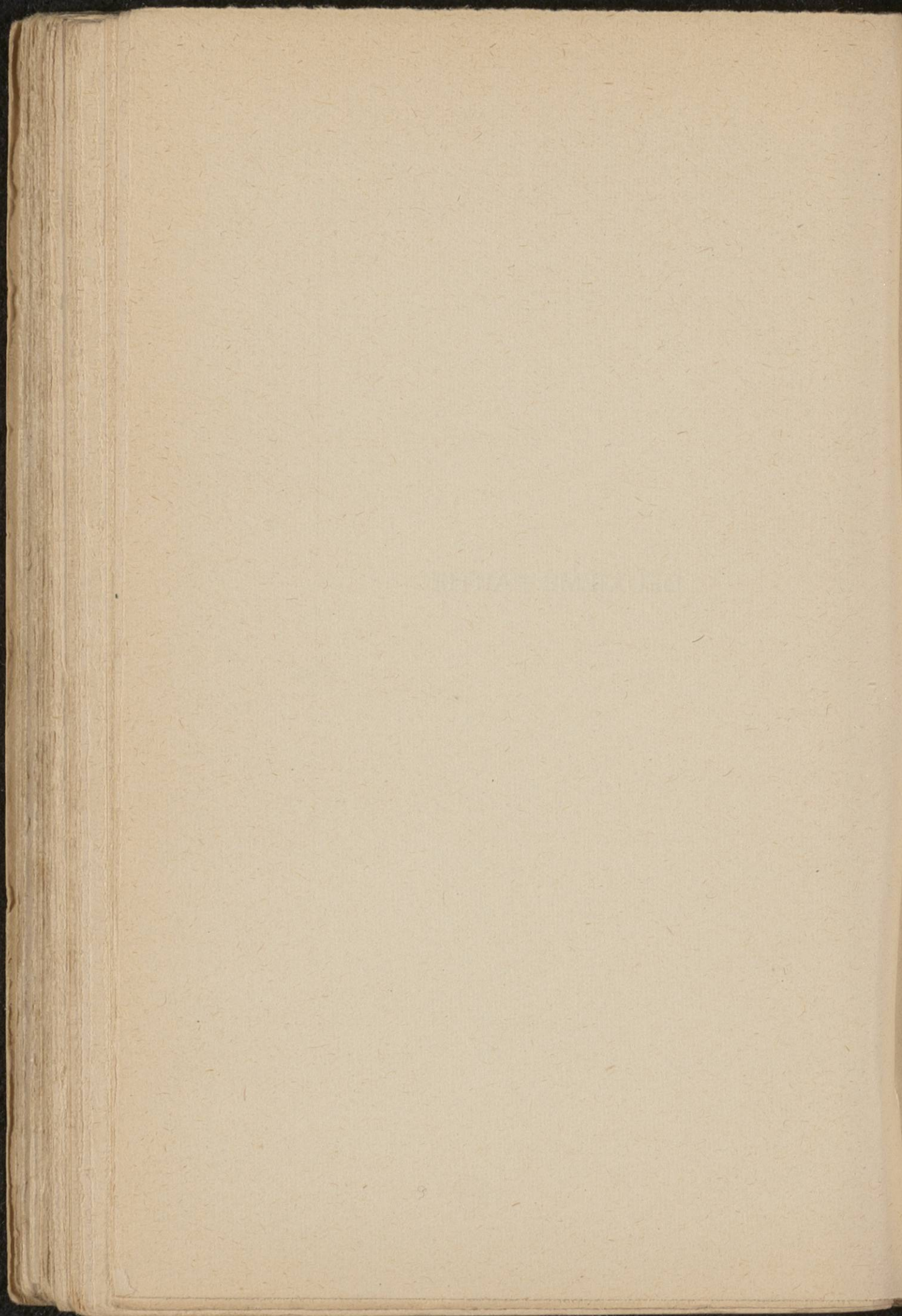
Et ces soirs avaient un parfum à eux : de fleurs mouillées et d'encens. Ce parfum-là, rien ne le dissipe. C'est celui de mon âme même : il en sort comme de la rose le parfum de rose, sans diminuer.

Et j'espère qu'un jour la Vierge, qui, malgré qu'en ait Satan, reste ma Mère, me donnera d'être à ce point suavement grisé, que je saurai chanter d'un seul souffle un grand chant, qui

dira, qui répétera, en ma langue à moi, pour mon cœur à moi, ce qu'a dit si bien l'ange Gabriel, et après lui saint Bernard, et plus tard encore ce fils peu exemplaire, François Villon : Salut, ô Vierge, Mère du Christ, reine des Anges et maman des hommes, Notre-Dame de tout le monde, même des pécheurs !...



DEUXIEME PARTIE



I

Me voici devenu homme. Maman a le visage vieilli, mais le cœur toujours jeune, — frais d'innocence et de simplicité.

Depuis longtemps, je regardais derrière moi, vers mon enfance, beau paradis ; maintenant je regarde au-delà, vers l'enfance de ma mère.

Ma mère est petite, menue ; je suis tout étonné, en rentrant, de devoir me baisser pour l'embrasser. Ma tendresse croît, l'enveloppe. Peu expansive pourtant, car la Flandre tait ses profondeurs, mais d'autant plus forte.

Maman raconte volontiers son enfance. Je l'y pousse par d'habiles questions, avide de respirer ce printemps d'Arcadie, cette sérénité pieuse de tableau de primitif. Elle le raconte par épisodes pris au hasard. J'en ai retenu assez pour esquisser une petite légende dorée à l'usage des humbles.

II

Les parents de ma mère possédaient, dans un village situé à deux lieues de mon village natal, une de ces grandes fermes solides qu'on a toujours connues là, comme les chênes et comme l'église, une de ces choses de la nature, qui font partie du sol. Le corps d'habitation, assez élevé, tournait le dos à la grande chaussée qui relie Bruxelles à Ostende, — où ronfle aujourd'hui la hâte fougueuse des autos, où cahotaient naguère les chariots à bêche des rouliers et des marchands de fruits. Par une grille, on accédait à une vaste cour, serrée à gauche et à droite par les dépendances. Il devait y avoir des noyers amples pour verser de l'ombre jusque sur le pailler où caquetaient des poules.

La façade éclairait la calme activité de la cour

de ses fenêtres fleuries et de sa vigne éployée, plus verte sur le badigeon légèrement bleuté. Dominant le vaste toit, mi-partie tuile, mi-partie chaume, un clocheton de bois abritait la cloche grêle dont, quand on la tirait, la chaînette grinçait trop fort.

Derrière les communs, dans le verger, de vieux arbres tors, titubant un peu, se tenaient par le bras, bons compères, comme pour une liesse de frairie, ou pour résister ensemble au vent.

Avril y était joli, moucheté de vert, de blanc et de rose.

L'été y étendait, sous les pommiers débonnaires, des couchettes d'ombre pour la sieste des valets. Il condensait sa joie saine dans les milliers de rubis des cerises. Ensuite il se mettait à peindre par touches successives, puis à vernir comme des poupées, les joues encore pâlottes des belles-fleurs et des calvilles. Parmi les feuillages, il veloutait les grosses prunes, d'un bleu nocturne, et les reines-Claude, de soleil mat. Puis les longues échelles dressaient leurs dessins maigres, et les rires tombaient avec les fruits dans la corbeille des jeunes filles.

Quand les vents d'octobre saccageaient le verger, le gazon sonnait mat sous la chute des pommes et des poires. L'accalmie bleuissait à peine

après la colère du ciel, que la maison lâchait sa bande d'enfants. Et les paniers sautaient sous les arbres, s'alourdissaient peu à peu au bras des fillettes, et revenaient plus lents, vers la maison, portés à deux bras sur le corps arqué en arrière, raidissant la marche.

En hiver, grand-père et les vieux domestiques, aux fenêtres de la salle commune, avaient un beau champ de rêve, quand les arbres tout en fines ramilles d'argent givraient l'azur frileux des après-midis immobiles...

III

Mon grand-père, comme me l'apprit la photo jaunie que nous gardons de lui, était, vers sa fin, un beau vieillard à cheveux et à favoris blancs, au regard droit et net. Une grande sérénité, une force calme parlait en son noble port. Son visage aux traits fins luisait d'une clarté intérieure. Ses belles mains un peu noueuses avaient le secret du geste élégant et simple qu'il faut pour l'accueil amical et pour l'aumône affectueuse. Il était un de ces notables de village dont le curé prend avis et sur qui les pauvres comptent.

Grand'mère était bonne et sage. Parmi ses nombreux enfants, ses serviteurs et ses servantes, elle régna, donnant à chacun une part de son cœur, après avoir donné la meilleure à Dieu; veillant à tout, attentive, non point empressée. Elle éleva douze enfants, dont un devint prêtre.

IV

Il y a quatre-vingts ans, les fillettes étaient habillées, comme de petites mamans, de robes décentes; mais leurs nattes blondes ou brunes dansaient sur leur dos, et, le dimanche, un grand nœud de soie bleue ou rouge était planté sur leur tête comme un papillon invraisemblable.

Je voudrais bien posséder une photographie de ma mère, enfant; il n'en existe point.

Elle allait à l'école, avec ses sœurs, chez une vieille demoiselle qui faisait la classe dans sa propre maison. Un domestique les y conduisait et les en ramenait, dans un char-à-bancs minuscule auquel il s'attelait lui-même. Elles emportaient chacune, dans leur petit panier, une tartine aux confitures et une grosse pomme rouge. Plus tard on les mit en pension chez de bonnes

vieilles filles qui gardaient quelques enfants de la bourgeoisie pour leur apprendre le français et les belles manières. Ces petites pensionnaires étaient timides et gracieuses. Les jours de pluie, elles regardaient leurs albums d'images; quand il faisait beau, elles se livraient, dans l'étroite cour plantée de poiriers, à des jeux tranquilles. Elles dansaient de jolies danses surannées qu'on ne retrouve plus, hélas, que dans les « reconstitutions historiques ». Partagées en deux groupes, les fillettes, se tenant par la main, se rapprochaient et s'éloignaient avec des saluts minaudes. Ou bien une seule, figurant l'amoureux des contes, se présentait en chantant :

*Je suis pauvre, pauvre, pauvre,
Marion, Marionnette;
Je suis pauvre, pauvre, pauvre,
Marion !*

Et une autre :

*Je suis riche, riche, riche,
Marion, Marionnette;
Je suis riche, riche, riche,
Marion !*

Et les Marions, très différentes de celle du « Jeu » d'Adam de la Halle, mais très semblables

à toutes les jeunes filles de la « réalité », préféreraient au pauvre Robin le riche chevalier, et l'accueilleraient dans leur ronde...

Je revois, dans la mémoire de ma mère, sous l'immense bocal merveilleux de l'été, cette cour proprette, et des fillettes y nouent leur ronde, en zézayant la naïve chanson, — des fillettes vêtues, comme de petites mamans, de robes décentes; et leurs nattes blondes ou brunes sautillent sur leur dos.

V

Revenue à la ferme paternelle, la jeune fille commençait déjà à rendre des services à sa mère, très occupée. J'imagine qu'elle faisait des commissions au village, aidait à la préparation des repas, veillait aux mille riens qui font partie intégrante de l'ordre strict, de la propreté reluisante, de l'affabilité d'une maison bourgeoise.

J'aime à me la représenter répétant les gestes simples dont la beauté est éternelle : coupant, pour le goûter, les tartines du vaste pain qu'elle a signé d'abord avec la pointe du couteau ; ou allumant la grosse lampe de cuivre qu'elle vient placer au milieu de la table, toute sa figure dorée de lumière. Ma mère n'a jamais évoqué devant moi cette « vie humble aux travaux ennuyeux et faciles », cet apprentissage du devoir obscur et

noble de la ménagère de qui la maison tient son attrait et sa faculté de donner du bonheur. Elle fut sans doute une « grande sœur », pareille à celle que j'ai connue, aussi moi, la pauvre chère Maria, notre aînée, diligente et douce, dont, garçons turbulents et imprévoyants, nous ne pouvions nous passer.

VI

Derrière la maison, mon aïeul avait réservé à sa fille qui aimait les fleurs, un minuscule jardin que j'ai vu souvent à travers les récits de ma vieille maman. Il devait y pousser beaucoup de ces plantes paysannes aux parfums frais et salubres : le thym, le buis, le réséda, l'héliotrope ; et des fleurs presbytérales : le dahlia, la pivoine, la reine-marguerite, le tournesol. Mais les prédilections de ma mère allaient aux lis : elle en avait de superbes, tout blancs, dont la lumière odorante enchantait son rêve pur, aux crépuscules d'été, quand elle balançait son arrosoir au-dessus des petits parterres, avec la sensation de donner à vivre à ses chères plantes. Si saint François d'Assise eût passé par ma Flandre, il se fût arrêté pour regarder cette jeune fille, et il l'eût bénie.

Car elle avait une âme apparentée à la sienne. Parfois, on lui donnait un agneau : elle le gâtait, lui passait un collier de laine bleue ou rouge, et l'agneau, bêlant et sautillant, l'accompagnait dans ses promenades dominicales avec ses amies, par les petits sentiers qui suivent le caprice des ruisseaux en bordure des prairies vert-tendre.

Il me faudrait une grâce spéciale pour évoquer la douceur des processions dans ce village chrétien. Pour ma mère, quelle fête que ce passage de Notre-Seigneur devant la ferme qui se pavoisait et se fleurissait pour Lui! Oh! les belles heures, déjà pleines du parfum de la fête, où l'on rêvait au moyen de bien recevoir le Maître! Elle cueillerait ses lis les plus beaux pour les vases de porcelaine; elle sacrifierait ses pivoines pour les effeuiller parmi les rameaux d'accacia dont on jonche la route. Déjà elle avait fourbi les chandeliers de cuivre, et sorti de l'armoire le drapeau qui sentait le camphre. Le grand jour venu, elle assistait à la première messe; puis, après son déjeuner, elle s'absorbait dans la pieuse et poétique besogne déjà préparée en son rêve. Chaque fenêtre du rez-de-chaussée se changeait en un petit reposoir où trônaient un crucifix ou une madone sous globe entre les cierges et les bouquets. Les cloches se prenaient à chanter mi — ré

— do — mi — do; des bribes de marche religieuse s'envolaient d'entre les maisons de la place; la procession allait descendre.

Derrière les fleurs éployées d'un de ses reposoirs, ma mère attendait le divin passage, mains jointes, fière et heureuse de son humble offrande : ce que son petit jardin pouvait donner de plus éclatant et son cœur de plus pur.

VII

Et les jours tournaient, comme un carrousel peint et fleuri.

Les géorgiques coulaient en vers amples, avec leurs tableaux où le grandiose s'allie au familier.

L'hiver d'abord, pareil à la vie des gens simples, qui sous sa rigidité froide couvait la promesse dans une chaleur cachée.

La ferme vivait au ralenti, son activité tranquille réfugiée dans la maison. Les réveillons de Noël, du jour de l'an, de l'Épiphanie, y allumaient une joie bruyante et colorée. Depuis le rempailleur qui travaillait dans un coin chaud, jusqu'au maître, assis, le buste droit, dans son fauteuil au dossier vertical, chacun sortait sa chanson, à tour de rôle; — des chansons vieillottes et jolies, d'avant Napoléon, d'avant les Autrichiens

peut-être, où traînait encore, parfois, un souvenir de la domination espagnole. L'air en était souvent langoureux; les paroles avaient l'odeur aigre-douce des reinettes mûres, ou l'odeur poudreuse des corbeilles de noces fripées. Dans ces chansons, et plus encore dans les contes qu'elles provoquaient, Dieu et la Vierge avaient bonne place, comme dans la vie de nos aïeules; l'amour aussi, un amour souriant ou éploré, toujours honnête et beau.

La veille du jour des Rois, dans la salle chaude où la famille et les serviteurs fraternisaient autour de l'âtre et de la grande table chargée de brocs et de plats de gaufres, trois va-nu-pieds, affublés de guenilles éclatantes, entraient, attendus et bienvenus, apportant dans leurs gestes le froid neigeux du dehors, et dans leur chanson aux couplets innombrables toute la poésie naïve des Epiphanies flamandes. Au sommet d'une perche, Melchior, le roi nègre bruni au marc de café, faisait tourner une large étoile, dont le ronron suivait à contre-temps la ritournelle qui évoquait pêle-mêle l'étable de Bethléem, l'âne et le bœuf, Marie-Madeleine et le bon Larron. Grand'mère s'était levée; elle rangeait au bout de la table trois couverts; les rois miséreux et joviaux s'asseyaient gauchement devant le jambon et le pain; ils man-

geaient avec un bruit osseux des mâchoires, et on voyait bouger drôlement, sur leurs crânes, leurs mitres barbares. Grand-père leur remettait à chacun une aumône. Ils buvaient une franche lampée de bière; puis, s'étant essuyé des doigts les moustaches pendantes, ils saluaient la compagnie et partaient, se bousculant, avec des jurons retenus, sur le seuil, où l'ombre les aveuglait et leur appliquait brutalement, sur la face congestionnée, sa compresse froide.

Le lendemain, une nuée de gamins s'abattait sur la cour de la ferme, en criant : « La part de Dieu ! La part de Dieu ! » Grand-père paraissait sur la porte, avec deux de ses filles chargées d'un vaste panier de pommes. Le maître rayonnait : il allait encore faire du bonheur. Il jetait les jolis fruits sonores, sur le sol battu, à pleines poignées, comme la graine aux poules, et la volée bruyante s'y ruait, enchevêtrée.

Et la porte se refermait sur l'hiver où les sons de la cloche tombaient, lents glaçons, dans un paysage figé.

VIII

Le Chandeleur passait, avec son odeur de cire et de piété. Le mercredi des Cendres ouvrait le carême, et l'église renvoyait dans toutes les fermes des hommes et des femmes marqués du signe de l'humilité pénitente. On observait strictement le jeûne et l'abstinence. Les hommes parfois ronchonnaient; mais le dimanche, ils mangeaient un boudin de plus, se payaient quelques chopes supplémentaires.

Et à mesure que le soleil relevait l'arc de sa course, la ferme se reprenait à vivre dehors. La campagne verdissait. Le dimanche, après la grand'messe, les fermiers la parcouraient à pas d'arpenteurs, considérant les emblavés, interrogeant le soleil et le vent, avec des hochements de tête.

Puis c'était le temps du sarclage. Les vieilles

habituées revenaient s'engager, amenant de grosses filles rouges qui débutaient. Toute la journée, elles rampaient dans les champs de lin, en ligne brisée, une dizaine de front, coiffées de toile bleue roide d'empois, chantant à tour de rôle ou médissant toutes à la fois. Le soir, elles mangeaient ensemble la soupe au lait battu avec des tartines de seigle; puis elles s'en retournaient chacune à sa bicoque en criant : « A demain, la maîtresse! »

Comme, l'été venant, les espoirs tremblaient sur la jeunesse superbe des fruits, les Rogations nouaient trois fois leur ruban de prières autour du village rural. Aucun fermier n'eût voulu, ces jours-là, manquer la messe ni la procession. Derrière la chape violette, la foule se tassait, marchant à pas brisés, les femmes s'acharnant sous leurs capes à d'avidés rosaires, les hommes répondant aux *Avé* d'un air absent, les yeux toujours dans les champs qu'on côtoyait, l'esprit dans les récoltes futures. La terre fleurait sa santé magnifique. Le matin avait le double éclat du soleil et de la rosée. Ça et là triomphait le parfum de l'aubépine. Le curé, de vieille souche paysanne, marchait dans une vision biblique, ému de sentir derrière lui tous ces fils de la terre qui appelaient le Ciel au secours de leur bonheur si beau mais toujours menacé.

IX

La veille de la Saint-Pierre et Paul, dans le soir aux lointains de sinople, nouaient leur ronde autour des villages de grands feux de joie. Et la jeunesse des fermes dansait à leur lueur.

Saint Pierre était jadis populaire, en Flandre. Avec le caractère que nous lui connaissons par l'Évangile, il y serait bien accueilli encore, homme franc et total, ennemi des détours, capable de faux pas et de loyal aveu, prompt à tirer le couteau pour une bonne cause, et fidèle, malgré ses faiblesses, jusqu'à l'entêtement. Peut-être faut-il rapprocher la vénération des Flamands pour le prince des Apôtres de leur fidélité à Rome. Au temps des papes d'Avignon, ils demeurèrent féaux sujets du vieux siège de Pierre, et aujourd'hui encore ils continuent de dire : le pape *de Rome*, malgré le pléonasme évident et inutile.

Le soir du 28 juin montaient donc les bûchers en flamme dans l'air tranquille qui sentait bon la terre féconde. Toute la Flandre était plantée de buissons de feu, comme si la nuit d'été avait fait jaillir, dans son rêve, un autre été, luxuriant et fantastique, où les hommes, malgré leurs sauts et leurs cris, n'étaient plus que des ombres, submergées par la brusque éruption de la nature glorieuse. Dans les villes aussi, la fête riait et chantait. Près du village de ma mère, le gros bourg de W. suspendait dans ses rues d'énormes chapeaux de roses, éclairés en dessous par des chandelles en cercle sur des tables. Enfants et commères dansaient autour, au rythme d'une chanson plusieurs fois centenaire qui vit encore dans la Flandre française.

La fête des saints Apôtres Pierre et Paul était une des grandes dates du calendrier rustique. Le temps qu'il faisait alors, la hauteur du lin, de l'avoine et du froment éclairaient les augures; à qui n'y voulait point croire, on citait, pour le confondre, les proverbes, nés du sol et de l'air, et que le paysan n'a jamais trouvés en défaut.

X

Des fêtes, ainsi, jalonnaient l'été, parmi le lin bleuisant et les blés toujours plus hauts; — jusqu'à la kermesse. A ma mère et à ses sœurs je ne sais ce qui devait plaire davantage, des jours de kermesse ou de leur préparation.

La kermesse, en Flandre, est la fête patronale de la paroisse. A la campagne, le sens religieux n'en est pas encore perdu. Les cloches qui l'annoncent la veille semblent en bénir les joies. Elles passaient comme un vol de drapelets au-dessus de la ferme où les derniers apprêts s'achevaient gaiement. La cour balayée attendait, plus vaste d'être vide. Au mur d'une étable pendaient à des clous rouillés des peaux de lapin encore flasques; sur un banc neuf installé contre le tronc du noyer, la servante plumait de jeunes coqs.

La cave surtout était somptueuse de promesses. D'immenses terrines de riz-au-lait et de flan avaient l'air de rire de leurs ventres rebondis, breughéliens. Les boudins blancs et les noirs alternaient, en guirlandes, à la voûte. Des viandes saignaient sur des plats de faïence fleurie. Les lapins écorchés luisaient, dans le jour frais du soupirail. Les garçons-brasseurs ayant descendu deux tonneaux pleins, remontaient en s'essuyant le front, et buvaient leur *schiedam* à la porte, d'un coup goulu. Dans un coin d'ombre, les mânes de Jan Steen et de Teniers se donnaient des coups dans les côtes, et se frappaient les cuisses en riant grassement.

Le lendemain, sous le ciel bleu pavoisé de blancs nuages, le village semblait sorti tout neuf d'une boîte de Nuremberg. Toutes les façades luisaient de chaux nouvelle, toutes les fenêtres s'éclairaient de rideaux frais où le géranium paraissait plus rose; les trottoirs étaient d'un rouge vif, frottés hier jusqu'au sang. Aux auberges, des drapeaux tricolores s'enroulaient autour de leur hampe à pique dorée, et se déroulaient ensuite en claquant, pour attirer les regards. Par la chaussée, dès les huit heures du matin, arrivaient, au trot de grosses juments, des carrioles à bâche grise, pleines de paysannes embarrassées

dans leurs robes des grands jours. Les trois cloches sonnaient la grand'messe, mises en branle, sous le porche, par trois gars solides, en manches de chemise : ils avaient l'air de faire, à tour de rôle, de profonds saluts qui les éreintaient. Par les sentiers, par les chemins de terre, par les routes pavées, des hommes à haute casquette de soie, des jeunes filles en robes amples aux couleurs franches, avec, devant elles, des gamines et des gamins qui semblaient de bois dans leur costume neuf, se pressaient vers l'église. Les mères avaient assisté à la messe matinale ; car il fallait recevoir les invités et veiller aux casseroles qui fredonnaient sur la cuisinière.

Quand les hommes, les jeunes filles et les enfants rentraient de la grand'messe, la cour de la ferme était animée déjà d'une vie neuve. Des charrettes dételées s'appuyaient sur leurs brancards ; un oncle, les mains en poche, fumait sa pipe d'écume, debout sur le seuil, et deux autres parlaient haut dans l'écurie, en admirant les chevaux. De petites cousines, se tenant par la main, s'approchaient d'un coq qui menait promener ses poules, autoritaire et satisfait.

Midi donnait le signal de la grande fête. Autour de la nappe blanche ornée des couverts d'argent qui ne servaient qu'une fois chaque

année, on s'atablait pour un de ces repas pantagruéliques dont la Flandre étonne le monde.

Les vêpres, retardées ce jour-là, sonnaient à trois heures. Les jeunes filles s'y rendaient; quelquefois les tantes aussi, pour prier, au retour, sur les tombes de famille.

Le déclin du jour emplissait les estaminets : *La Croix de Bourgogne, les Quatre Seaux, le Pot d'étain*. Sur la place de l'église, l' « harmonie royale » jouait avec ferveur, sous le toit cocasse du kiosque; et le manège tournait, chargé de petits cavaliers à pantalons demi-longs, et d'écuyères de douze ans dont les robes laissaient dépasser la dentelle des culottes empesées.

Et dans le soir, les carrioles repartaient, plus bruyantes, avec des grands coups de fouet et des éclats de rire.

Le lendemain matin, tout le bourg assistait au service de *Requiem* pour les paroissiens défunts; les vivants auraient eu honte de ne point partager le gâteau de leur joie avec les morts.

L'après-midi, c'était la cohue de la foire aux chevaux, où se retrouvaient les fermiers et les valets de trois lieues à la ronde. Les cabarets regorgeaient de solides gaillards en blouse luisante, qui causaient, leurs têtes rougeaudes rap-

prochées au-dessus des tables tachées de ronds de bière, leur gros bâton de néflier debout entre leurs jambes guêtrées, à côté des crachoirs.

XI

Mais dès le jour suivant, la vie champêtre reprenait, apaisée, son cours strict aux besognes placides et fortes. Les blés d'or blond peu à peu brunissaient.

Et c'était la grande bataille des faux. Dans la campagne brasillante, les faux à manche court sifflaient, parmi les remous de feu, d'où émergeaient les échines ployés et les nuques rouges des moissonneurs. Parfois, au bord d'un fossé, dans l'ombre courte d'un bout de haie ou d'un têtard, le marteau battait les lames pour leur refaire le tranchant; on eût dit : c'est la lumière qui tinte. Les femmes se courbaient pour lier les gerbes; leurs larges coiffes, blanches, rouges, ou bleues, faisaient bouger sur fond doré un éclat brutal, comme d'énormes fleurs.

Vers les neuf heures du matin et les quatre heures du soir, ma mère et ses sœurs se coiffaient de chapeaux de soleil pour porter aux ouvriers les cruches de bière fraîche.

En ce temps-là, nos gars aimaient le travail; ils devançaient le lever du jour; ils ne déposaient leur arme pacifique qu'à la naissance des premières étoiles. Ils dormaient dans la grange, d'un sommeil pesant, comme assommés; et avant l'aube ils étaient à nouveau debout, se lavaient à la pompe, dans la cour, en s'ébrouant, à la lueur d'un falot qui diluait dans l'ombre grise une flaque jaune.

Grand-père inspectait les travaux; il causait, austère et doux, avec les hommes, aux heures des repas; et les puissants rustres levaient vers lui leur regard de chiens fidèles, adouci de respect. Maintenant, les champs d'éteules, avec leurs dizeaux debout, ressemblaient, le soir, à ces campements d'Israélites que m'a montrés, petit, une gravure de mon Histoire Sainte. Une paix biblique planait dessus; le fin croissant luisait immobile, dans un semis d'étoiles frissonnantes; au travers du ciel coulait, vague, la voie lactée qui est, disait-on, le Chemin de Rome.

XII

Chaque jour rentraient à la ferme, suivis d'ouvriers qui portaient la fourche sur l'épaule, de grands chars de blé, compacts et hauts, comme des tours en marche. Les granges se comblaient. On attendait le dernier char, à cause de la fête qu'il déclenche. Pour le charger, tout le monde, sauf la maîtresse, était présent, même les plus jeunes, qui s'affairaient autour, importuns, toujours dans les jambes ou près du coup de fourche de ceux qui travaillaient. La dernière gerbe monte, parmi des clameurs. On façonne un énorme coq de paille, crêté de coquelicots flambants, et on le hisse au faite, après le plus jeune des garçons qui s'assied, fier et un peu penaud, à côté du valet, et se tient des deux mains à la fourche plantée dans la paille. Un grand cri alors retentit : « Au coq !

— Coquerico ! » Les chevaux, caparaçonnés de branches vertes, tendent les jarrets ; l'édifice démarre en geignant des essieux ; des applaudissements partent en tous sens, sous le ciel calme, comme une volée de faisans.

A la ferme, ma grand'mère attend, les mains aux hanches, le retour triomphal. Parvenu dans la cour, où fuient, bruyant éventail, les poules éperdues, le chariot fait halte, en oscillant. Là-haut, le gamin lève le coq de paille en criant : « Au coq ! » Et toute la ferme répond : « Coquerico ! »

Alors, on engrangeait à la hâte le dernier blé. Et grand-père, pareil à un patriarche, invitait solennellement au régal toute cette petite armée, où ses fils étaient mêlés aux ouvriers et ses filles aux servantes.

Sous les noyers près du seuil, d'immenses plats de crêpes s'arrondissaient sur des tables où les cruches de grès suaient du ventre. Excitées par la dernière corvée et par la prévision des ripailles, les soifs et les faims travaillaient d'abord en silence, gloutonnes. Puis la conversation montait peu à peu, comme l'eau qui va bouillir. Des rires roulaient, sonores. Bientôt, l'un après l'autre, chacun y allait de sa chanson. Presque tous en avaient une, toujours la même, qu'ils réservaient dans un coin de leur mémoire, pour cette fête et

pour les réveillons. Des jeunes servantes en savaient de tristes, qui contaient la touchante aventure d'une orpheline sans dot, or d'un jeune homme arraché à ses belles amours par la guerre de Russie. Les vieux et les vieilles en chevrotaient d'accortes, pleines de bonne humeur, et dont le refrain repris en chœur, ils le rythmaient du pied, de la main, et de la tête qui riait avec des pinces de rides aux yeux bridés.

Parfois, vers la fin du repas, survenait, attiré par la liesse, le violoneux du bourg avec toute sa famille. Ma mère m'a souvent parlé de cette petite troupe romantique, — père, mère, deux filles, qui portaient avec une noblesse un peu comique leurs instruments à cordes et leurs habits élimés, leur talent et leur infortune. Le père jouait du violon; la mère, du violoncelle; l'aînée des filles, de l'alto; la cadette, de la harpe. Ils faisaient toutes les kermesses du Pays d'Alost; en hiver, les veillées. Avec leurs yeux et leurs cheveux noirs, et la ferveur de leur jeu, ils étaient presque beaux. Leurs têtes penchées comme pour écouter l'âme de l'instrument, le geste de leur archet ou de leurs doigts pareil à une caresse passionnée, appelaient le silence. Sous les noyers déjà pleins de soir, où montait la fumée des pipes, dans la demi-obscurité propice au rêve, les airs langoureux ou gais se

déroulaient, lianes ardentes qui cherchaient les âmes pour s'y suspendre. A cet auditoire fruste ils disaient d'impossibles pays romanesques, où des amoureux parfaits marchent enlacés, dans une allée sonore de rossignols nocturnes et d'invisibles ruisseaux.

Et sur la chaussée, des ouvriers qui rentraient, s'arrêtaient de bavarder, en disant : « Tiens ! Maître Alexandre a rentré le coq ! » Et ils humaient un instant l'heure tranquille pleine d'odeurs agrestes et de mélodies fanées.

XIII

En ces temps-là, les grand'routes de Flandre, dont les files d'ormes creusaient, d'un horizon à l'autre, de fraîches coulées d'ombre parmi les plaines brasillantes, avaient une vie qu'elles ont bien oublié aujourd'hui.

De longs chariots, qui prenaient leur temps, cahotaient sur les pavés bleus, de relais en relais; les rouliers marchaient à côté en sifflant, le dos rond, le fouet pendu au cou, les mains dans les vastes poches de leur pantalon de velours à côtes.

A partir de l'Ascension, c'étaient les pèlerins qui clopinaient vers Hal ou Montaigu, pieds nus, leurs souliers sur l'épaule, un devant, un derrière, retenus par les lacets de cuir.

Le vendredi, de longues files de carrioles passaient dans un gai tintamarre coupé de claque-

ments de fouets et d'abois furieux; les charrettes à chiens, trottant avec hâte, avançaient lentement. Tous les matins, dès patron-minet, c'étaient les petites voitures vertes des laitières, avec leurs cruches de cuivre étincelant dans des niches de paille tressée.

Mais ces belles routes n'étaient point sûres, la nuit venue. Derrière les arbres, le voyageur attardé soupçonnait de surnois aguets.

Les routes étaient hantées de dangereux vagabonds. Il n'était point rare que la faim ou le désir du genièvre les ruât sur les marchands qui revenaient à pied de la ville. Petit, je fus plus d'une fois accosté par ces piétons de mauvaise mine qu'on appelait alors « voyageurs de Gand à Bruxelles », parce qu'ils faisaient la navette entre ces deux villes, couchant tour à tour dans l'asile de nuit de l'une et de l'autre.

Mais il y avait aussi les bons mendiants, vanu-pieds inoffensifs, bien accueillis dans les fermes.

Ma mère a toujours reçu les mendiants à notre porte avec compassion et respect. Elle m'a appris à les aimer. Elle me remettait le sou pour que je le leur donne moi-même, son cœur ayant deviné qu'une aumône est plus douce à la main du pauvre quand l'y dépose la main d'un enfant.

La ferme de mes grands-parents, bâtie, je l'ai dit, le long de la route nationale, recevait souvent la visite des vagabonds. On les admettait dans la cuisine ; on leur faisait manger une assiette de soupe avec une tartine de seigle beurrée, ou boire un bol de café chaud. S'ils demandaient à passer la nuit, grand-père leur remettait une couverture de cheval et les conduisait à la grange, où la paille, le foin, leur feraient une couche molle.

Grand'mère le grondait parfois : ne voit-on pas que de méchants chemineaux mettent le feu à la grange où la charité les a logés ? Mais grand-père laissait dire, appuyant son cœur honnête sur l'Évangile qu'il lisait le dimanche à la Messe.

Il n'arriva jamais de mal à sa ferme.

XIV

Il y avait près des écuries, attachés à leur tonneau couché, deux chiens de garde, terribles pour les étrangers, débonnaires pour les gens de la maison, surtout pour les petits ; et dans la cuisine, un caniche vif comme du mercure, qui faisait l'important plus souvent qu'il ne fallait. Ce caniche, ma mère lui avait appris, avec patience, les tours qu'on apprend à tous les chiens, et quelques autres. Elle lui avait confectionné un petit costume de général, et appris à danser sur ses pattes de derrière. Il faisait l'admiration de tous les visiteurs. Ma mère pleura le jour où un lourd chariot l'écrasa. Ce chien s'appelait Corinne. Tous les petits chiens que j'ai connus successivement chez nous, après tous ceux que ma mère avait connus

chez elle, portaient ce nom romantique. D'où leur venait-il ? De quelque grand-oncle, j'imagine, un peu fantasque, touché par les idées nouvelles, qui avait lu Rousseau, Chateaubriand et cette Madame de Staël dont il devait admirer l'héroïne. Dans la mémoire de ma mère vivait un aïeul ou un grand-oncle dont sa mère lui avait souvent parlé, une manière de philosophe qui, vers 1820, accommodait dans sa personne les doctrines récentes avec le costume ancien. Il portait des culottes de velours noir que fermait une boucle brillante, sous le genou, sur des bas de soie moulant ses gros mollets. Il avait un geste solennel pour pêcher, dans une de ses basques, sa vaste tabatière d'argent, et un petit mouvement vif des doigts pour secouer le tabac qui tachait son jabot.

Cet homme avait vu passer Napoléon, et en parlait avec une fierté concentrée. Un jour, au fond de son verger, il avait déterré deux seaux pleins de vieilles pièces de monnaie, cachées à une époque troublée. Lorsqu'il descendait à la ferme de mes grands-parents, il acceptait un café ou un petit verre, et causait, assis près de la table, le buste un peu penché, ses belles mains blanches jointes sur la pomme d'or de sa canne. Il affectait des allures de gentilhomme ; il pinçait chaque mot, précieusement, entre ses lèvres minces ; il usait

de la politesse de l'ancien régime. Un peu maniaque, on l'aimait bien, à cause de son air distingué et bonhomme. Il savait beaucoup d'histoires sur la Révolution et les guerres de l'Empire.

XV

Les fermes gardaient la terreur du passage des troupes guerrières. Le souvenir des armées hollandaises était encore chaud. Il semble bien que *Jantje Kaas* (Jeannot Fromage : le Hollandais) ait amusé autant qu'effrayé nos campagnes.

A l'approche de ses troupes, toute la paroisse où habitait mon bisaïeul avait fermé ses volets, verrouillé ses portes, cadénassé ses grilles; et tout le monde avait fui, vers les petits villages éloignés de la grand'route. Seul, mon arrière-grand-père était resté, après avoir envoyé sa femme et ses enfants à la ferme de sa sœur, dans un hameau écarté. Il ne verrouilla rien. Il se contenta de mettre à l'abri les pièces d'or et l'argenterie. Il suivait son idée. Dans la cuisine, il laissa pendus au plafond deux jambons fumés, dans leur sac de toile

bise ; sur la table, il empila plusieurs pains ; dans la cave, devant un tonneau de bière, il disposa deux cruches. Les soldats arrivèrent, las, affamés. Ce village sournois, aveugle et muet, les exaspéra. A coups de crosse, ils firent sauter les volets et les portes ; ils ne demandaient que des vivres : n'en trouvant point, ils cassèrent les meubles, saccagèrent tout, en roulant de ces lourds jurons thiois dont la sonorité est plus grossière que le sens. Notre homme les attendait sur le seuil, jovial. Pauvres bougres sans méchante intention, ils le regardèrent étonnés, en lui demandant du pain. Il les laissa entrer ; ils ne songèrent qu'à se restaurer. Ils avisèrent les pains et les jambons, mais n'osèrent s'en emparer qu'après un signe du maître de céans, qui devenait leur maître. Ils parurent gênés, voleurs opérant en plein jour. Deux ou trois pourtant s'enhardirent jusqu'à descendre à la cave ; ils en ramenèrent les cruches remplies. Affalés sur les bancs et les chaises basses, tous burent la bière brune dans de grands pots de grès. Comme le soir et la fatigue leur parlaient de sommeil, ils montèrent sagement, l'un derrière l'autre, l'échelle qui menait au grenier. Ils y dormirent jusqu'au petit jour. Le fermier, lui, ne dormait que d'un œil, près du feu. Il entendait les maisons voisines brailler des chansons soules.

Chez lui, la paix : le grenier ronflait en cadence.

Quand ses hôtes le quittèrent, ils le saluèrent en disant : « *Dank je baas !* » (Merci, patron !) poliment. Debout sur le seuil, les bras croisés, il les regarda s'éloigner, jovial comme la veille ; seulement à son sourire se mêlait une pointe de malice. En rentrant inspecter la maison, il trouva un sac d'écus qu'ils avaient oublié. Dans l'après-midi, le village se repeupla, dépité. Mon bisaïeul ne nargua personne ; il confia les écus au curé, pour les distribuer aux pauvres.

XVI

Mon grand-père avait connu le vieux Ward, un bonhomme dont l'apparition seule rappelait les guerres de Napoléon, mais de façon singulière.

La veille de Waterloo, ce paysan s'en revenait paisiblement, à midi, d'une ferme. Il avait pris l'apéritif à la *Croix de Bourgogne*, auberge célèbre au carrefour de la chaussée de Gand et de la route provinciale, hors du village.

Il savait que l'inquiétude habitait partout, et la crainte de voir apparaître les soldats pillards.

Il résolut de jouer un tour aux poltrons et aux curieux.

Aux bonnes gens qui apparaissaient sur leur porte, il jetait en passant, l'air renseigné et pressé : « *Les Français sont à la Croix de Bourgogne !* » Et il continuait, répétant avec de grands gestes la

même nouvelle. Pour ceux qui désiraient des détails, il ajoutait : « Diable ! je ne les ai point attendus ! Dès que j'ai vu les premiers shakos, j'ai f... le camp. »

Derrière lui, on s'interrogeait de porte en porte. Peu à peu des groupes se formèrent, discutant avec animosité. Il entra chez lui, et mangea sa soupe silencieusement, un sourire au coin de l'œil.

Quand il eut expédié son dîner, il vit entrer sa femme, les bras au ciel, et criant : « Jésus ! Maria ! qu'est-ce qui se passe ? Tout ce monde qui court ! Une rixe ? Un incendie ? » Comme si sa chaise l'eût envoyé en l'air, Ward fut debout et courut voir. Le village bougeait tout entier. Des femmes marchaient vite, traînant leur marmaille, par les petits sentiers, dans la direction de l'Escaut. Les hommes s'en allaient par groupes, vers Gand — vers la *Croix de Bourgogne* ! La curiosité l'emporte sur la peur : on tremble, mais on veut voir...

Ward interroge les passants : « Où allez-vous ? »

— Vous ne savez pas ?... Les Français sont à la *Croix de Bourgogne* ! »

Le bonhomme comprima son rire. Ahuri toutefois, car il n'eût jamais cru que la farce allait à ce point réussir.

Mais toujours de nouveaux groupes défilèrent. Ward commença à douter. Une angoisse le prenait.

« Ce sera vrai quand même ! » se dit-il.

Et sans avertir sa femme, il courut, lui aussi, vers le fameux carrefour.

Sous ses grands arbres, l'horizon de la chaussée était bouché de monde. Les premiers arrivés, se voyant joués, avaient pris le parti de rire. Le patron de l'auberge faisait d'excellentes affaires. On se payait des tournées, puis on allait voir, à l'ombre des tilleuls devant la façade, les hommes en sabots et en tablier qui arrivaient toujours. Ceux-ci, en constatant la tromperie, ne se montraient pas tous satisfaits. Il y eut des jurons, des menaces. Ils s'en prenaient aux premiers arrivés, attroupés devant l'auberge, qui songèrent prudemment à se disculper :

« Ma foi, nous avons été trompés comme les autres... Le vrai coupable, c'est ce damné menteur de Ward !... »

Du coup, toutes les rancunes se portèrent sur lui, s'y condensèrent comme une nuée d'orage. Quelques-uns proposèrent d'aller le surprendre dans sa maison, de le rouer de coups.

Mais soudain, qui vit-on apparaître, là-bas, en queue, ses sabots à la main ? Ward lui-même,

haletant de la course, suant, les yeux dilatés !
Une immense huée l'accueillit.

Ward était pris à son propre piège !

On l'entoura de joyeuses insultes, on le lapida de pittoresques sobriquets. Et la huée le rechassa vers le village, attachée à ses troussees comme une bande de polissons.

On se crut assez vengé. Mais dans les campagnes, rien ne s'oublie : après tant d'années, le souvenir de Ward survit toujours, bruissant de la huée vengeresse, et à son nom demeure accrochée, pancarte dérisoire, la farce de l'hameçon qu'il lança et qu'il avala lui-même.

XVII

Mère, tu te rappelais pour moi les beaux dimanches bleus, présentant leurs heures calmes, l'une après l'autre, à la lumière qui tournait pour déplacer les ombres.

En manches de chemise, les mains en poche, les colombophiles guettaient, sur le ciel limpide, le retour des pigeons voyageurs.

Un coquerico vibrait, flèche d'or, dans la cible du silence. Des fillettes en tablier blanc cueillaient des fleurs parmi l'herbe haute des prairies heureuses.

Les granges, les hangars dormaient désœuvrés.

Tu me parlais de tes grands frères, qui s'en allaient au tir à l'arc ou au jeu de boules. C'étaient de solides gars, probes et bons. Pourquoi ne puis-je me les figurer que dans le décor des dimanches d'été ?

Un seul demeura laboureur, les autres firent des études.

Je les ai connus dans mon enfance, et leur portrait d'alors est demeuré en moi.

Un d'entr'eux, je ne le vis jamais qu'en habit de cérémonie. Il était professeur. Sa figure était blanche, et ses mains. Quelques cheveux longs essayaient, avec un souci exagéré, de couvrir une calvitie trop voyante. Il avait l'air d'un devoir de style très travaillé, et calligraphié. Il portait son dimanche avec précaution, comme un trésor fragile. Mais ses yeux bruns, doux, et sa voix mesurée lui gagnaient l'amitié de ses neveux, une amitié à distance respectueuse.

Très différent de lui, l'oncle Zéphyrin emplissait la maison de sa gaîté sans brides. C'était lui le paysan. Son crâne, chauve sans pruderie, étalait un cuir halé, mais lisse, tandis que sa face, envahie par une barbe ostentatoire, se plissait toute de petites rides qui partaient en faisceaux, en éventails, et qui riaient! Des yeux mobiles frétilaient de malice sous leurs gros sourcils. Il contait toujours des nouvelles qu'il trouvait prodigieusement amusantes, se tapait les cuisses avec un visible plaisir, et ponctuait ses finales d'un demi-juron sonore.

Mon parrain, l'oncle Camille, le copiait en traits

atténués, plus sobres. Calvitie moins crâne, figure mangée aussi moitié de rides, moitié de barbe, mais d'une barbe taillée avec soin. Bonne humeur et bonhomie, mais moins bruyante : je vous ai dit qu'il était bourgmestre.

Et puis, chut ! il y avait l'oncle doyen ! Un bel homme, grand, un peu corpulent, très digne. Lorsqu'il me parlait, en me tapotant la joue de sa main grassouillette, j'admirais les boucles d'argent de ses souliers avec une obstination silencieuse. Très occupé dans son importante paroisse, nous le voyions rarement. Ancien professeur de philosophie, on le disait optimiste et distrait.

Tu rappelais volontiers le temps de son séminaire. Pendant les vacances, ses jeunes confrères des villages voisins venaient le voir à la ferme. On leur servait des omelettes et de la bière ; puis, allumées leur pipes qui ne s'éteindraient qu'avec leurs rires, ils se chantaient mutuellement, improvisant des couplets sur un air connu.

Toute la maison s'en montrait aise. Et le vieux valet, en hochant la tête, pensait : « qu'il n'y a que les « curés » pour fumer avec tant de rage et s'amuser avec tant de cœur ».

XVIII

Je n'ai connu, mère, qu'une de tes sœurs. Elle te ressemblait. Je ne me souviens plus que de son regard, pareil au tien, et de sa bonté, qui était comme une paix offerte.

Mais tu parlais avec amour de ta sœur Marie. Elle écartait tous les prétendants ; elle vivait en Dieu ; ses pénitences hâtèrent peut-être sa mort. On l'enterra avec le voile des vierges. Il la fallait au Ciel, pour offrir à Dieu la prière du soir de notre famille.

Un ange l'avait précédée : cette petite sœur que tu perdis toute jeune. Elle portait un joli nom du temps jadis — Félicie — plus joli encore sur tes lèvres, confit dans le miel de ta tendresse apitoyée. Elle fut emportée en quelques heures. Mais elle attendit, pour mourir, que fût revenu ton frère

le séminariste, son parrain, et qu'elle lui eût donné son regard bleu.

Chère petite fille, dont le souvenir mouillait encore les yeux de ma mère devenue vieille, je t'aime à travers elle, avec son cœur. Toutes les choses que ta brève enfance a connues, sont détruites ou fanées; toutes les personnes qui t'aimaient, sont mortes. Toi, tu es toujours vivante et fraîche. Dans la verte prairie que nos Van Eyck ont étalée sous le trône de l'Agneau, je me figure ta joie penchée sur les fines pâquerettes éternellement renaissantes; tu les cueilles à mesure, et tu les jettes à pleines menottes, sur nous, tes neveux que tu n'as point connus, et qui ne savons pas, bien souvent, d'où nous vient le don subit de cette blanche joie d'étoiles...

XIX

Ma mère faisant revivre, pour elle-même et pour ses enfants, le village de son passé, cela valait de l'or.

Vous savez, les soirs d'hiver, la maison s'isole dans le monde froid, toute chaude en dedans, repliée sur son bonheur bien clos. Coiffée de l'abat-jour, la lampe ne fait que deux cercles de lumière : un grand en bas, un menu au plafond. Le reste est dans une demi-ombre. Cela doit être ainsi; à cause du rêve qui va entrer. Il y a des lueurs rouges, venues du foyer : celles-là, il les aime : elles font bien sur les visages graves qui pensent ou écoutent...

C'est par ces soirs-là que ma mère contait.

Le rêve était entré à notre insu, s'était glissé dans les silences laissés entre nos phrases, s'était

mêlé à nos pensées. Alors il soufflait à maman un proverbe ou une chanson du temps jadis. Il n'en fallait pas davantage. Comme se parlant à elle-même, elle évoquait aussitôt l'homme ou la femme qui avait coutume de les répéter. Elle peignait ses personnages en quelques traits naïfs et justes ; elle disait leur vie de peine ou de bonheur — une biographie colorée, en anecdotes jolies.

Que n'ai-je pensé plus tôt à noter, pour ma joie, ces vivantes histoires ! Maintenant plusieurs déjà se sont évanouies, tombées en poussière, vieux bouquets desséchés.

Quelques figures encore grimacent, ou rient, ou regardent éplorées, mais je ne connais plus guère leur secret. Ces ombres grotesques ou touchantes, qui furent de fraîches marionnettes dans la féerie des contes maternels, il semble qu'elles se donnent rendez-vous encore dans ma mémoire, la dernière peut-être où elles survivent ; mais leurs gestes sont bien cassés, leur voix l'est aussi, et leurs costumes pittoresques ont pris la couleur des toiles d'araignée...

Revenez quand même, fantoches qui fûtes des hommes avec un cœur méchant ou bon. Et faites trois petits tours encore, avant de vous en aller à jamais.

Je revois le vannier sur sa chaise basse. Il avait

le menton en galoche et la bouche rentrante ; il tressait l'osier et le conte, en même temps, avec la même adresse naturelle.

Je revois le couvreur à cheval sur le toit. Petit et drôle, toujours gai, adoré des enfants ; il chantait là-haut une courte chanson que ma mère répétait volontiers. C'était, sans doute, un kobold qui aimait trop le pays pour le quitter. Il sera rentré sous terre, retrouver sa race en Norvège, maintenant que la Flandre tousse et crache, secouée de locomotives et d'autos.

Je revois le fou inoffensif, qui errait par les rues, et dévisageait les passants de son regard vide. A la grand'messe, il annonçait, sans qu'on l'en priât, le dernier évangile, en criant sur un ton aigu : *Deo gratias !* Le suisse se fâchait avec régularité : c'était un point prévu de son office ; et les gars qui baïllaient sous le porche, riaient bêtement en remettant leur casquette.

Je revois le cousin aristocratique, chasseur impénitent, qui, manchot par suite d'une explosion de son arme, continuait de se promener le fusil en bandoulière. Il entrait à la ferme, saluait grand'mère cérémonieusement, et acceptait une omelette avant qu'on la lui eût présentée.

Je revois la vieille sarcleuse, à la large coiffe amidonnée. Elle marchait courbée d'avoir gratté

la terre sa vie durant; mais son âme était demeurée droite : elle conseillait les jeunesses. Dans les pièces de lin comme aux veillées, c'était toujours elle qui entonnait la première chanson. Sa voix fripée avait des trémolos de feuille morte. Son âme de pauvre résignée ressemblait à une cabane dont le toit branle au vent, mais où tout est rangé dans un ordre clair.

Je revois aussi cette fausse mystique, qui prétendait avoir vu la Vierge. Le vendredi, elle simulait l'extase. Des gens crédules s'y laissèrent prendre. Sur ses instances, on bâtit une chapelle, où elle se montrait aux pèlerins avec des airs de moniale tragique. On découvrit la supercherie. Elle se maria. Bientôt son homme, qui buvait, brisa les meubles et la vaisselle; et les jeunes paysans brisèrent les vitraux de la chapelle abandonnée.

Je revois les sorcières, vieilles faunesses qui rôdaient volontiers autour des berceaux. Si elles pouvaient en toucher un, le bébé qui y sommeillait se prenait à languir, sa peau tendre devenait couenne racornie, et bientôt il mourait dans des convulsions. Les mères les craignaient comme le feu. Et les fermiers lâchaient le chien à leur approche.

Je revois le loup-garou. Pour la plupart des

villageois, c'était le diable en personne. Au fait, c'était un domestique de la ferme de mes grands-parents, mais on fut longtemps sans le savoir. Chaque soir le drôle, qui avait vendu son âme, revêtait une peau d'ours, et s'en allait, dans les taillis, attendre les passants. Il les assaillait par derrière, leur sautait sur le dos comme une bête diabolique, s'y maintenait en cavalier par ses deux mains nouées sur la gorge de la victime. Il se faisait porter ainsi jusqu'au village, en menaçant sa pauvre monture haletante de la jeter dans la mare — dans la mare maudite, veillée par des saules étêtés, où le baigneur téméraire se noie, sucé par d'étranges petits tourbillons, qui enfoncent leur vrille à plusieurs mètres de profondeur. Les méfaits du loup-garou ne se comptaient plus. Le village vivait sous la terreur.

Un jour, grand-père découvrit, dans un coin de la grange, la peau d'ours redoutée. Ne sachant sur qui fixer ses soupçons, il s'empara de la défroque, la porta droit au four, y buta le feu.

Au même instant le coupable, qui travaillait aux champs, fut pris de douleurs horribles, comme si c'était lui qui brûlait. Il se tortilla comme un reptile, jusqu'à ce que la peau fût consumée... Lorsque ma mère rappelait ce dénouement, je

voyais toujours cet homme se tordre, sur un fond d'ombre et de flamme, et un souple démon rouge détaier sur la pointe de ses pieds fourchus, la queue entre les jambes...

XX

Tous les détails du paysage brabançon, la course de l'auto les avait culbutés l'un après l'autre, sans qu'ils m'eussent intéressé. Mais au sortir d'Alost, la Flandre, où je venais d'entrer, — ma Flandre — me disait : « Te rappelles-tu ? »

Sur un pignon, je lus, en grosses lettres blanches couvrant un fond indigo, le nom du village natal de ma mère.

Presque au même instant, l'auto ralentit sensiblement. Mon compagnon m'expliqua : Endroit dangereux : nous approchons de la Gendarmerie. La Gendarmerie ! Je me rappelle qu'elle est installée dans l'ancienne ferme de mes grands-parents, transformée... Je vais bien regarder. Cette ferme, je dois l'avoir vue dans mon enfance ; mais je n'en ai gardé aucun souvenir précis. Je l'ai vue depuis

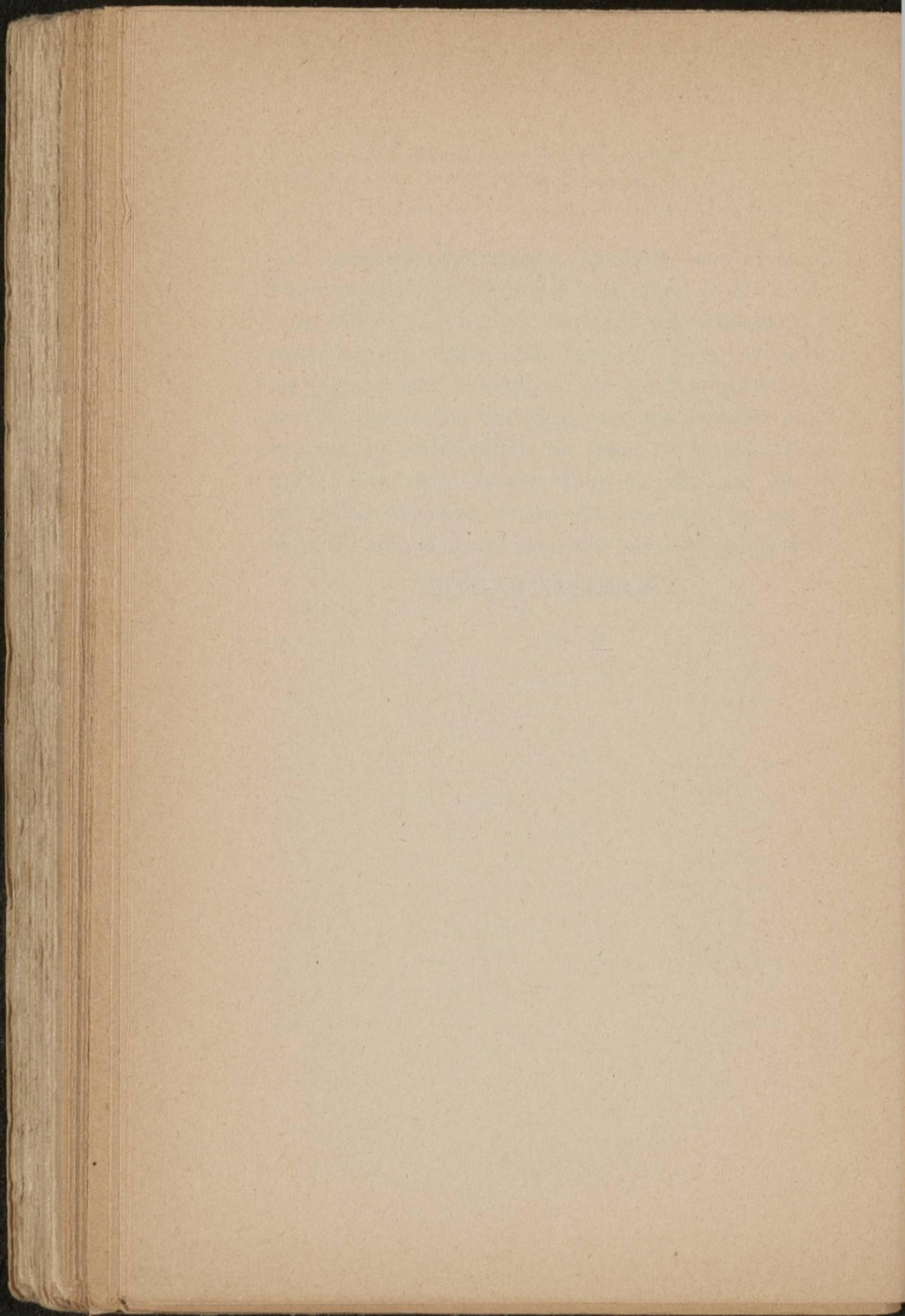
dans les souvenirs de ma mère, et telle je l'ai peinte plus haut. La Gendarmerie d'aujourd'hui, ce ne doit plus être du tout la ferme d'antan. Tout de même, cela me fera quelque chose de la revoir... n'en restât-il que la clochette sur le toit, ou la vigne contre le pignon.

Hélas! que l'Etat est donc un humoriste sinistre, et comme il s'amuse volontiers à de solennelles parodies! De ce nid de chaud bonheur, de la demeure austère et belle de mes ancêtres, il a fait un bâtiment correct et stupide, avec des fenêtres aux carreaux mats et des portes boudeuses. Il a tout éteint, tout glacé. Un crépi terne remplace la fraîche chaux bleutée; il n'y a plus de fleurs aux croisées, plus de vigne au pignon, plus de clochette sur le toit, plus de fantaisie nulle part. Solide et confortable, la maison a l'air pauvre et négligée. Les terres sont vendues. La cour est un carré de terre battue où ne tombe aucune ombre molle et ronde de noyer.

Tout cela, je l'ai vu à peine au passage; mais mon cœur en a eu froid. Pourquoi ce haillon jeté sur mon rêve? Pourquoi ce présent salissant le beau passé? Maison de ma mère, j'eusse préféré te voir en ruines, rendue aux herbes, au lierre, aux fleurs sauvages. Mais non, tu n'existes point, caserne! Déjà je t'ai démolie dans mon âme, d'un

seul coup de mon mépris. Et voilà, reprenant sa place et sa vie, la ferme de ma mère, la ferme de mon rêve ; ses petites fenêtres aux châssis vert pâle rient de toutes leurs fleurs en pots ; la porte est ouverte sur le seuil creusé ; il fait printemps, et c'est dimanche. Quelque part, sur un banc dans la cour, un valet répète sa leçon de bugle... Une jeune fille sort, suivie d'un agneau qui porte un collier de laine rouge. Et des pigeons, sur le faite du toit, à petits pas secs piétinent du soleil.

TROISIEME PARTIE



I

A travers mon enfance, je t'ai revue, ô ma Mère, mêlée à elle comme la lumière au paysage.

Et curieux de lire en toi, j'ai revu aussi, page à page, ton passé dans la ferme patriarcale, avec, autour, la Flandre en couleurs claires d'il y a quatre-vingts ans.

Maintenant tu m'apparais, vaillante encore, souriant à ma jeunesse. Ton âme est pleine de vie précieuse. Tu as réalisé l'idéal de la femme forte, qui règne dans sa maison avec douceur, y disposant, selon des lois parfaites, la lumière et l'ombre, la grâce simple et l'austérité. Ton foyer, le bonheur l'a visité souvent, mais vêtu de la robe obscure du bon amour, non point du manteau chamarré des richesses. Le malheur, lui aussi, est entré en passant. Tu l'as reçu comme on reçoit

le sacrement : avec un respect qui baisse les yeux ; comme on reçoit un maître dur et juste : et tu as croisé tes mains sur ton cœur pour l'empêcher de voler en éclats. Dieu t'a demandé successivement trois fils pour son temple, une fille pour le cloître, une autre pour le Ciel : tu les as bénis en silence, sans une plainte, et Dieu seul a connu tes pleurs.

La guerre t'a séparée pour longtemps de trois fils : ta pensée les a suivis partout, tâtonnante dans l'inconnu rouge d'incendie et de meurtre. Ta maison, tu as dû la laisser deux fois, parce que la bataille rageait autour, qui faisait siffler les fouets de ses balles et jaillir des geysers de terre et de fumée, brusques et brefs, jusque dans notre jardin.

Et sous ton calme offert en exemple, ta pauvre âme douloureuse consumait lentement tes forces ; l'angoisse de plus en plus transparaisait sur ton visage, où le front demeura étrangement lisse et pur, sous les bandeaux qui blanchissaient.

II

Au début de la guerre, j'étais en vacances. Exempt du service militaire, je ne serais appelé à rejoindre que l'année suivante, quand la patrie aurait besoin de tous ses fils. Un de mes frères, l'aîné des prêtres, déjà mobilisé, nous adressait des cartes et des billets hâtifs, datés de villages où l'on se battait. Ma mère y revenait sans cesse, les commentait, les interprétait avec un pessimisme explicable. Je vis que cela lui ferait du mal. Je la grondai avec une énergie feinte. Plus jamais elle n'en dit mot. Mais un jour, au parloir, je la surpris cachant les dernières lettres dans son corsage : elle s'isolait pour les apprendre par cœur. Et ce texte que mon frère avait voulu enjoué et fleuri d'espoir, elle en nourrissait en secret son amour alarmé.

III

Ma sœur aînée mourut pendant la guerre, entre ses seuls parents. Nous étions loin, nous les garçons, en terre étrangère. Maman me raconta plus tard, en mots simples, cette mort qui fut un acte d'amour au bout d'une vie sanctifiée dans la douleur. La pauvre Maria avait été, dans la maison, une présence siencieuse et douce, une pensée qui s'aborbait dans le consentement à la croix ; et cette présence, comme d'une hostie, avait donné une saveur divine aux humbles courages qui s'imposaient de paraître sereins. Désormais ma mère serait plus seule encore, seule avec la douleur terrible de son époux. Mais son regard ne s'en lèverait que plus souvent au Ciel, maintenant qu'un foyer s'y allumait avec des braises prises au sien. Et ce regard ,revenant se fixer sur les choses d'ici-

bas, paraîtrait sans trouble. Il était écrit que cette femme ne ferait dans sa vie aucun geste théâtral. Telles nos rivières de Flandre, profondes et calmes : elles ne bondissent ni n'écument, elles suivent leur douce pente vers la mer en recueillant dans leur eau sans ride la terre familière et le ciel plein de secret.

IV

Ma mère, je l'ai toujours aimée avec une tendresse d'autant plus fervente que la rigidité des vieilles mœurs flamandes me défendait de l'exprimer entière ; mais il me semble que je ne l'ai vraiment connue que fort tard, depuis mon retour du front. Dans la force joyeuse de mes vingt-sept ans, je me suis trouvé tremblant d'amour inquiet, devant sa vieillesse qui me tendait d'humbles mains dévouées. Emaciée par sa vie austère et ses peines cachées, elle m'apparut dès lors plus grande et plus sainte, et quand je me penchais vers son visage levé où les yeux vivaient d'un feu pur, je sentais mon indignité, et que j'aurais dû tomber à genoux.

Ce retour à la maison paternelle après quatre ans d'exil, quelles heures !

Je revois la grande chaussée se perdant dans une nuit transparente, et où je marchais vite, de la ville à mon bourg natal. C'était le troisième jour de l'armistice. Depuis plusieurs mois, j'ignorais tout de ma famille. Mon espoir violent, tisonné de désirs fous, inclinait sa flamme, constamment, sous des vents d'angoisse. Allais-je retrouver mes parents ?... Bien sûr, ils auraient vieilli, vieilli. Les privations, l'absence de leurs fils soldats, la mort de leur fille aînée, les peurs brutales sous les bombardements, tout cela devait les avoir épuisés... J'éprouvais dans mes jambes une étrange sensation de faiblesse, et dans tout mon être la peur et le besoin d'avancer... Les premières maisons du village m'apparurent dans l'ombre vague, avec leurs formes connues.

J'irais d'abord aux nouvelles chez ma belle-sœur, et j'enverrais un neveu préparer mes parents à mon retour. Il était dix heures du soir. La maison dormait, verrouillée. Je frappai doucement, puis plus fort. A l'étage d'une maison voisine, une tête apparut. Je reconnus la voix d'une jeune femme. Je posai d'abord des questions un peu vagues; les réponses me soulagèrent : Tout allait bien ici. — « Et père et mère ? » ajoutai-je. Croyant que je m'informais de ses parents à elle, la voisine répondit : « Vous savez que père est

mort. » Je ne saisis pas tout de suite... Mon père mort ? Je dus pâlir, je sentis mon sang se figer. Ce long pressentiment ne m'avait donc point trompé ! Mais le malentendu se dissipa : il s'agissait du père de la voisine, du charron que j'avais bien connu.

Réveillée par mes coups répétés, ma belle-sœur ouvrit enfin ; je lui apportais des nouvelles de son mari, retenu à l'arrière par la grippe espagnole. Les quatre enfants vinrent me saluer, en robe de chambre. Le plus jeune, né aux premiers mois de la guerre, ne connaissait encore son père que par les photographies. On causa bruyamment, dans une détente heureuse, toute crainte enfin bannie.

L'aîné de mes neveux était allé réveiller mes parents, et annoncer mon retour... « pour le lendemain, pour ce soir peut-être... »

— « Il est là ! » s'étaient-ils écriés ensemble.

Lorsque je débouchai de la rue de l'église sur la placette, je tombai dans les bras de mon père qui sanglotait de joie. J'avais hâte, maintenant, d'arriver. Les nouvelles ne me contentaient plus : je devais revoir maman au plus tôt.

Elle vint à moi dans le vestibule mal éclairé, muette, tout son cœur dans ses yeux brouillés d'émotion retenue. Je l'embrassai, je saisis ses deux mains, maigres, avec de grosses veines sail-

lantes, de pauvres mains de vieille. Dieu ! quel moment ! L'univers, pour nous, c'était ce cube de lumière pâle : la chambre familiale déjà refroidie — mais qui s'en apercevait ? — et deux vieillards qui retrouvaient leur enfant.

Tout de suite, ma mère s'inquiéta : avais-je soupé ?... je devais avoir soif... Jésus, Marie ! comme j'étais changé !...

Mon père revenait, triomphant, avec une bouteille grise de toiles d'araignée; il cligna de l'œil, d'un air complice, et rit : « Ils ne l'ont pas eue, celle-là, ni les autres, eh, eh !... On va fêter ton retour ! » On trinqua. Ma mère voulut lever son verre : mais elle dut le déposer vite : sa main tremblait affreusement. Je fus atterré : ce tremblement lui était-il habituel ? Je la trouvais tant vieillie : ses cheveux étaient devenus blancs, sa figure pâle et ridée. Mais peu à peu le bonheur remit du rose à ses pommettes; elle tremblait déjà moins. Père ralluma le feu. Nous nous assaillîmes de questions. Personne n'osa parler de la morte; je suis sûr qu'elle emplissait nos pensées; mais on ne voulait pas pleurer. On chassait l'émotion à grands coups de paroles, n'importe lesquelles. Cette fois-là nous nous couchâmes à minuit.

Mes vieux parents purent-ils dormir ? Leur dernier-né leur était rendu, qu'au village tout le

monde croyait mort depuis un an. Cette mort, les voisins l'ont tenue pour certaine; mais ils ont voulu laisser ma mère dans l'ignorance; elle aussi y a cru, mais n'en a jamais soufflé mot, se cramponnant silencieusement à un vague espoir, et à la force de sa prière. Et maintenant, ce fils, le voici vivant !

V

De jour en jour, et quand ses autres enfants furent revenus, et quand elle vit la paix reflourir peu à peu comme un renouveau, ma mère sembla rajeunir, regagner sa santé et son humeur enjouée.

Jusqu'à la démobilisation, je pus revenir souvent en famille. Nous étions convenus de ne plus parler de la guerre. La guerre, c'était le passé. Et le présent riait clair. Une seule fois, ma mère pleura, mais je ne le vis point : le jour où je dus repartir, en changeant de garnison, chargé d'un sac plein et de musettes bondées. J'avais beau plaisanter, lui assurer que tout cet attirail ne me gênait guère, elle s'apitoya. Mais elle fut forte au moment des adieux ; seulement elle ferma les yeux en me bénissant. Quand le pas de mes brodequins cloutés eut fini de sonner sur le pavé, elle rentra précipitamment. Et alors son cœur, trop longtemps contenu, déborda.

VI

Qu'on songe à l'excès de joie sous lequel doit ployer une mère quand elle assiste à la première messe de son fils ! C'est une chape d'or trop précieuse et trop lourde à d'humbles épaules de femme.

Le ciel doit la voir, en ce moment-là, parée comme les madones miraculeuses de bijoux et de rayons.

Ce bonheur accabla ma mère trois fois.

Dans sa robe de soie noire, elle occupait un prie-dieu au chœur, à côté de mon père.

Le bourg entier était représenté, curieux et sympathique. La paroisse est toujours fière d'avoir engendré un prêtre : elle en augure mieux pour son salut.

Tous les prêtres de la famille — une dizaine — étaient à l'autel, en dalmatique ou en chape.

A la tribune, les chantres exécutaient une messe à deux voix.

Après la cérémonie, on voyait dans les rues pavoisées un contentement paisible, dominical. Ma mère marchait à côté de son prêtre, heureuse avec simplicité. Aussi bien que sa souffrance, elle abritait sa joie dans son cœur secret, telles ces plantes délicates qui craignent l'air cru et ne se nourrissent de soleil qu'à travers les vitres chaudes de la chambre.

VII

Dans nos campagnes flamandes on ne s'embrasse guère en famille. Mais tous les enfants, les gars de vingt ans comme les tout petits, viennent demander la bénédiction à leurs père et mère, le matin ou le soir. Gravement, sur le front du petit qui se dresse sur la pointe des pieds et du grand qui s'incline, le père et la mère tracent du pouce une croix en disant : « Je te bénis, et que Dieu te garde ! »

Lorsqu'on est devenu homme, cette croix sur le front est fraîche comme une absolution et meilleure qu'un baiser.

Mais quand un fils est devenu prêtre, la simple cérémonie familiale se dédouble. Avant de recevoir « sa petite croix », l'enfant voit s'agenouiller devant lui son père et sa mère, qui lui demandent

sa bénédiction. Ce moment-là est poignant. Le prêtre debout se trouble en levant les bras, sa voix n'est pas sûre, et ses paupières se ferment sur des larmes prêtes. Les parents s'inclinent très bas, afin qu'on ne les voie pas émus; les frères et sœurs se détournent ou se voilent le visage, pour essuyer un pleur furtivement.

La dévotion avec laquelle maman recevait notre bénédiction, rien ne pouvait l'égaliser, que son humilité. Elle se signait lentement comme pour faire durer la joie intime qu'elle y goûtait; et elle se relevait les yeux mouillés d'une lumière voilée, en achevant la formule : « et du Saint Esprit. Amen. »

Alors, sur nos fronts que cherchaient leurs mains incertaines, père et mère traçaient le signe sacré. Et dans le bref silence qu'allaient rompre des mots à dessein quelconques, une chaleur passait qui venait droit du cœur de Dieu.

VIII

Il y a vingt ans, quand la plus jeune de ses filles lui a demandé la permission de se faire religieuse, ma mère l'a laissée partir, et elle n'a pleuré qu'après, seule, au salon, où je l'ai surprise par hasard...

Chaque année, depuis, elle allait la voir au couvent. C'était l'unique voyage qu'elle fit encore dans sa vieillesse. Elle y pensait longtemps à l'avance, et au cadeau qu'elle apporterait. Elle remettait alors sa robe de soie noire et sa mante aux fines dentelles. Là-bas, au parloir, elle était si heureuse, attendrie sans le vouloir paraître ; ses paroles naïves glissaient sur de la joie, et son cœur, on le sentait pareil à la fleur qu'on arrose. Elle repartait avec nous, chargée de ces menus cadeaux un peu ridicules que vous offrent les

bonnes sœurs : une pelote à épingles, un essuie-plumes bordé de fausses perles, et ces images peintes à la main, ornées de fleurs de Palestine, où ma sœur avait écrit, à l'encre dorée, un « bouquet spirituel » :

100 communions,
200 rosaires,
1000 oraisons jaculatoires,
25 chemins de croix.

Ces souvenirs allaient, au salon, rejoindre ceux des années précédentes.

Après la mort de ma mère, quand je les y ai retrouvés, un sanglot m'est monté à la gorge ; et comme quelqu'un entrerait, je suis allé regarder à la fenêtre, d'un air affairé.

IX

Depuis quelque temps, je ne retourne plus à mon village natal qu'avec une secrète appréhension. Je vois mes parents vieillir; si la mort songeait à eux ? Elle aurait beau jeu, contre ces deux faiblesses !

La maison m'apparaît inchangée, avec les jalousies peintes à sa large fenêtre... Mon coup de sonnette fait partir de la cuisine des abois grêles et furieux qui se rapprochent. Dieu soit loué ! ma mère m'ouvre, souriante. Les vacances pourront s'écouler, contentes de trois bonheurs conjugués.

Les journées sont toutes les mêmes; j'entends dans l'atelier mon père, qui refuse le repos; dans la cuisine, maman vaque aux soins du ménage, et conte de menues nouvelles. Elle ne sait pas comme cela m'est doux.

Après le dîner, la sieste dans les fauteuils. Petit lutin chaussé d'acier, le temps marche au pas sur le silence qui exagère les moindres bruits. Le journal glisse des genoux de mon père. La bouilloire chante quelque chose de très lointain, puis se met à grelotter du couvercle, en soufflant.

L'église sonne une heure, et son coup de cloche fait une grande tache noire qui s'élargit sur la blanche nappe du calme. La rue commence à jouer des castagnettes : les gamins et les gamines en sabots sont en route vers l'école.

La sirène d'une usine proche hurle. Les réveils en sursaut ont des regards dilatés, ahuris.

Ma mère moud le café. Les fèves écrasées sentent bon, comme un intérieur d'après-midi au béguinage.

Peu à peu, la vie va reprendre, sans éclat, heureuse.

Au déclin du jour, mon père ira chercher les cartes et l'ardoise, et nous jouerons jusqu'à l'heure de la prière, chacun essayant de tricher en faveur des deux autres.

X

Cette année-là — 1927 — égrenait des glas sur mon village, dès son premier jour. La mort rôdait dans le quartier, marquant les maisons où vivaient, doucement, des vieillards.

En rentrant chez moi, à Noël, pour les vacances, j'avais trouvé mes parents convalescents d'une mauvaise grippe. Ma mère, toujours vaillante, voulait se montrer guérie, mais je la sentais inquiète. Je l'observais avec une tendresse attentive. Elle reprenait peu à peu son travail; le soir elle tenait à jouer aux cartes, comme nous en avions l'habitude. Mais sa sérénité était un peu voilée, comme ces beaux matins qu'une légère brume rend mats. Un jour, pourtant, elle se remit à chanter, de sa jolie voix de vieille. Elle avait retrouvé dans son rêve, disait-elle, une chanson

qu'elle n'avait plus entendue depuis soixante-cinq ans. La mélodie était gentille, le rythme sautillant; cela fleurait la poésie rustique et la bonne humeur de nos aïeules. Ma mère elle-même, au contact de son propre chant, semblait revivre; et nous en fûmes rassurés.

Mais bientôt, dans la solitude des jours, l'inquiétude, à nouveau, la tarauda. Une après-midi, elle repassait un peu de linge. Tout à coup, achevant de vive voix une pensée sans doute longtemps rassassée, elle me dit : « Pourtant, je voudrais vivre encore quelques années... pour vous ! » « Vous », c'étaient ses fils prêtres, qui aimaient tant se retrouver à son foyer demeuré le leur, pour restaurer leur âme près d'elle. Je vous assure que ce fut tragique. Pourquoi ce « pourtant » ?... Pressentait-elle ce qui allait arriver ? Songeant à ses vieilles amies mortes ces jours-ci, ou moribondes, voulait-elle demander grâce pour elle-même ? En ce moment, une menace mystérieuse passa dans l'air; je ne trouvai pas un mot; une immense pitié me submergeait; lourdement le silence retomba.

Nous fêtâmes ensemble l'Épiphanie par un modeste réveillon. Le lendemain je quittai mes parents. Depuis longtemps, ma pensée tremblait en se portant vers eux. Cette fois, davantage. Mais

je les croyais sauvés encore, puisqu'ils étaient presque rétablis. De mes craintes, il ne demeurait qu'un amour grandi et une plus forte saveur à la confiance. La dernière chanson de ma mère hantait ma mémoire, la colorait de printemps, et mon renaissant espoir s'en servait pour accompagner sa danse.

La Mort cependant avait marqué aussi notre porte, et je ne l'avais point vu.

XI

Vers la fin du mois. Un samedi, après déjeuner, on me tend, gêné, un télégramme. J'ai deviné. Je ne pleure point. Je sens seulement une grande détresse entrer en moi à flots gloutons, comme l'eau par une brèche.

Et je cours... Le voyage est noyé de rêve triste. La Flandre hivernale est une pauvre femme qui se tait, trop malheureuse. Mon âme lui ressemble.

Mon frère vient ouvrir. Il sourit : « Mère va mieux... cela passera »... Les mots qu'on dit pour rassurer... Je monte à la chambre de ma mère. Sur le blanc oreiller, son visage est blême. Elle me tend la main : « On t'a bien effrayé, n'est-ce pas, mon enfant ? » Toujours son unique souci : notre bonheur. Elle ne se plaint pas. Mais elle s'inquiète du dîner. Ses fils reviennent, et elle

ne peut pas leur préparer un bon repas ! Debout près du chevet, gardant sa main maigre et froide dans la mienne, je pleure abondamment, sans bruit. Je suis un pauvre petit enfant, le dernier-né de ma mère, et qui sent qu'il sera tout seul, tout seul dans la grande nuit, — car il me semble que, elle morte, il n'y aura plus rien.

Dans l'après-midi, une auto amène Joseph, l'aîné des prêtres, et notre sœur religieuse. Le docteur a diagnostiqué une pneumonie double. Le cœur bat à peine, affaibli. Monsieur le curé, qui est venu confesser maman, comptait l'administrer ce soir. Nous décidons de l'appeler tout de suite.

Et ce fut la scène auguste. Autour du lit de ma mère, ses enfants étaient à genoux. Le curé la communia, fit ensuite les onctions saintes. Elle paraissait calme et forte. Jusqu'au seuil de la mort, elle voulait s'interdire les signes d'émotion qu'elle tenait pour une faiblesse. Aux paroles du prêtre elle répondait elle-même, clairement, comme à la quotidienne prière du soir.

XII

La simplicité et la force d'âme qui avaient marqué toute sa vie, allaient donner aux dix jours qu'elle avait encore à passer ici-bas une grandeur cachée, visible à ses seuls enfants.

La longue veillée douloureuse commença. Jour et nuit, ses trois prêtres se relayèrent près de sa couche, où elle souffrait et priait avec la même pudeur. Heureuse femme qui eut sur elle la bénédiction toujours présente d'un ministre légitime de Dieu ! Elle gardait sa lucidité et son sang-froid. Elle voulut à tout prix me donner — je m'étais chargé des dépenses de la maison — cent menus renseignements : en esprit, elle continuait son ménage, veillait à ce que tout le monde fût bien reçu. Jamais il ne lui échappa un mouvement d'impatience. Une nuit, comme je la veillais, je l'entendis gémir doucement.

— « Maman, souffres-tu ? »

— « Mais non, mon enfant, fit-elle d'un air gêné, honteuse de cette plainte involontaire; mais non, je voulais dire... »

Elle souffrait cependant, dans son âme maternelle. A un de mes frères, qui eut la force de lui parler de sa mort prochaine pour l'y bien résigner, elle répondit : « Oui,... mais j'aurais bien voulu demeurer quelque temps encore... pour vous trois ! »

C'était le regret qui la hantait, et qu'elle m'avait déjà avoué, un mois avant.

— « Pour nous, maman ? »

— « Oui... pour vous ! »

Et il y eut, sur ces paroles douloureuses, un tel poids d'amour, que, de nouveau, le silence en suffoqua.

XIII

Le curé venait la voir souvent. Elle était depuis longtemps sa pénitente. Il lisait dans cette âme limpide comme dans un évangélaire aux enluminures précieuses et simples.

Tous les deux jours, un des fils prêtres lui apportait la communion. Mon tour à moi, le plus jeune, était arrivé. Je le désirais, et j'en avais peur. Je sais si mal dominer mon âme : pourrais-je accomplir cette chose formidable sans m'effondrer, sans hâter par contre-coup la mort de ma mère ?

Quel étrange garçon, mon frère Octave : sensible et câlin comme une fille, il sait retenir ses larmes pour parler à maman aux heures les plus divines. Je lui avais confié mes craintes. Il brusqua tout :

— « N'est-ce pas, maman, c'est le tour de Camille pour t'apporter demain le bon Dieu ? »...

— « Oh oui ! dit-elle, en tournant vers moi tout son cœur dans ses yeux profonds : tu n'es pas encore venu, toi, mon dernier-né ! »

— « Et c'est un beau jour », ajouta mon frère, toujours fort, « le premier vendredi du mois.. et l'anniversaire de maman ! »

Je consentis dans un sanglot.

Le plus bel instant de ma vie, ce ne fut ni celui de ma première communion, ni celui de ma première messe; ce fut celui où je communiai ma propre mère sur son lit d'agonie.

La chambre était blanche de lin frais et de prière. Entre deux bougies allumées, la croix de bois noir que j'avais toujours connue, dressait, sous son globe où jouait le reflet des flammettes, un christ de porcelaine. Dans le silence tendu à éclater et immobile d'adoration, j'entrai serrant sur ma poitrine la pixide qui contenait Dieu. Je ne sais si j'ai suivi fidèlement les rubriques. Le buis trembla dans ma main lorsque je bénis ma mère. J'élevai l'hostie, mais les paroles sacrées s'étranglaient dans ma gorge, résistaient même à l'appel de ma mémoire. Mon frère dut me souffler chaque phrase. Et alors, accompagnant

mes formules latines, j'entendis ma mère improviser : « O mon Jésus, *je vous désire !* »

Elle disait cela avec une passion ardente et calme, et si simplement ! — comme si, déjà détachée de sa chair, elle sentait proche le face-à-face avec l'Époux.

Je déposai le fragment d'hostie sur sa langue. Sa face blanche rayonnait d'un feu intérieur, malgré les paupières closes. Mon cœur se brisa comme une coupe de cristal où l'on verse du feu. Je passai la pixide à mon frère, et je courus dans ma chambre me jeter sur mon lit, dans une crise de larmes.

Lorsque je rentrai chez ma mère, je la trouvai achevant, avec mon frère, son action de grâces. On respirait le Ciel à pleins poumons. Mon âme sortait d'un bain de grâce qui l'avait allégée, transfigurée. Nous nous approchâmes, mon frère et moi, du chevet, pour féliciter maman. Sa respiration était haletante depuis deux jours.

— « Merci, mon petit Octave... Merci, mon petit Camille »... dit-elle, en s'arrêtant après chaque mot.

Et Dieu, en elle, continua ses intimes merveilles.

XIV

J'avais été quérir à Gand une béguine pour la soigner. Nous ne pouvions plus suffire à la besogne. Notre père, un vieillard encore solide, le chagrin le rendait impuissant. Des membres de la famille, des voisins, des prêtres, venaient rendre à ma mère, très aimée partout, des visites que nous exigeons brèves pour ne la point fatiguer. Par moments, son esprit divaguait. Alors elle ne reconnaissait plus ses visiteurs ; il lui échappait des paroles adoucies, comme lointaines, parfumées de clair passé.

Je l'entendis prononcer faiblement le nom de son frère mort quelques mois plus tôt : ce frère, le dernier, elle l'avait pleuré en son cœur, trop souffrante pour assister aux funérailles. Maintenant son âme retournait à lui, l'appelait sans

doute pour l'accompagner au Ciel. Puis, des deux mains, elle invita la petite chienne à sauter sur ses genoux, et elle dit avec un accent naïf de fillette : « Viens, Corinne ! »

La petite chienne était morte depuis trois semaines ; sourde, presque aveugle, percluse de vieillesse, mon père l'avait, un matin, tuée d'un coup de bêche, devant la fosse préparée ; il nous en avertit après, sans vouloir indiquer l'endroit où il l'avait mise. Maman en avait souffert sans doute : Corinne était un détail charmant de son humble vie quotidienne. Mais elle eût jugé puéril d'écouter cette peine, surtout de la dire. Et cette pauvre petite peine refoulée, voici qu'elle revenait dans son délire, comme la chaude plainte d'un rouge-gorge dans un jour raidi de givre. Tout le bonheur familial que j'allais perdre, je le vis cristallisé autour de cet appel puéril, et je dus m'éloigner, le cœur gros de pitié.

Ce lundi était un beau jour de février, craquelé de gel, limpide et sonore comme du cristal de roche. Le soir était déjà dans l'air ; derrière le jardin, il poudrait le ciel d'une fine couche de pollen orangé.

Mon frère Joseph descendit, et nous dit, à voix basse : « l'agonie ». Il était quatre heures et demie.

A ce moment, sur un poirier du voisin, une grive se mit à chanter. La première de l'année. Elle chanta longtemps, contre toutes les coutumes. Sa voix coulait comme l'eau glacée, très pure, au début des dégels. Et je songeai aux petits oiseaux que ma mère avait aimés et nourris. Quatre ou cinq moineaux revenaient encore chaque jour dans la courette, — ses habitués du

dernier hiver, — en quête de miettes... Il y aurait une joie de moins dans la nature : le geste, les mots, le sourire de maman accueillant ses petits amis, les oiseaux.

XVI

L'agonie dura dix heures. La respiration se précipitait, mêlée d'un petit râle bas. Maman ne parlait plus. Déjà ses mains étaient froides, comme mortes. Tantôt l'un, tantôt l'autre, nous tenions sa main droite fermée sur le cierge béni. Les prières des agonisants supplièrent, pieuses, consolatrices. Nous donnâmes à notre mère l'absolution in extremis. Un moment, sa bouche se contracta, et il en coula de l'eau. Alors je m'affalai dans un accès de douleur. Quelqu'un voulut m'éloigner; je résistai, furieux. La béguine priait toujours, d'une voix claire et calme; et la nuit à genoux l'écoutait. Ma mère allait s'éteindre comme un cierge consumé! Par deux fois son souffle s'arrêta. La troisième fois, pour toujours. L'aîné des prêtres recueillit ce dernier soupir sur

le crucifix de la Bonne Mort que Benoit XV avait béni pour lui, lors de notre pèlerinage à Rome, pendant la guerre.

Une seconde de silence emplit d'éternité la chambre : c'était l'âme de maman qui s'en allait, portée par les anges.

Alors tous les sanglots refoulés éclatèrent à la fois, dans un affaissement de corps douloureux autour du lit de la morte. Octave, qui n'avait pas voulu pleurer, avait une plainte drôle, pareille à un rire nerveux.

Père, qui avait prié à haute voix au chevet de sa femme, mais qu'on avait éloigné avant la fin, attendait dans la cuisine, récitant son chapelet. Joseph alla lui annoncer prudemment la funèbre nouvelle. Il tomba à genoux, tourné vers la croix, en disant : « Votre mère est au ciel. » Et la résignation de ce vieillard brisé était sublime.

Il était environ deux heures du matin.

A l'aube, dans l'église paroissiale, trois prêtres montèrent à l'autel en chasuble noire, offrir le divin sacrifice pour leur mère trépassée...

XVII

La vie, dans la maison, boîtait maintenant, amputée. On parlait bas; on mangeait peu. Mais il fallait songer à vingt choses nécessaires : la constatation du décès à délivrer par le médecin; les courses au presbytère, pour les funérailles, et à la maison communale, pour ces détails administratifs qui écoœurent : l'inscription d'un nom de plus au registre des décès, l'achat du caveau ; il fallait avertir les membres de la famille, composer le texte des faire-part et des images mortuaires, et aussi, hélas! mander le menuisier pour prendre la mesure du cercueil !

La béguine et une voisine dévouée avaient fait la toilette de la morte. Elle reposait maintenant sur le lit tout blanc, le visage placide, un peu de rose encore aux joues, en un doux sommeil, un

crucifix planté, austère fleur de foi, dans les mains jointes sur un chapelet.

La chambre mortuaire ne me faisait pas peur. Je m'y sentais attiré; mais je voulais y être seul. Je me recueillais d'abord sur le prie-dieu — celui dont ma mère usa longtemps à l'église — puis, mis en confiance par cette paix d'orante figée dans une extase plutôt que dans la mort, je m'approchais du chevet, et m'asseyais là, tout près, pour de tendres entretiens. Il me semblait tellement qu'elle vivait, ma mère; plus d'une fois, je crus surprendre sa respiration, mais ce devait être un effet des lueurs mouvantes des cierges. J'étais auprès de ma vieille maman, belle et pure comme une sainte, et j'étais son petit garçon, et elle m'entendait assurément, je sentais présente son âme libérée. Je pleurais, mais sans nul désespoir.

On redescendait de ces visites l'âme embaumée, comme d'avoir prié devant une châsse. C'est qu'une lumière bienheureuse semblait lisser ce visage qui demeurait d'une pâleur blanche, en enlever les rides de la vieillesse; spiritualiser cette attitude de repos, mettre dans ces doigts noués à jamais la ferveur d'un désir céleste. Une fois je me penchai sur ce front pour l'embrasser: je garde sur mes lèvres la sainte douceur de ce

baiser, ce contact de froid mat pareil à celui de la patène, après le *Pater*, à la messe...

Maintenant, dans la chapelle ardente, où l'or des cierges est plus chaud devant les tentures noires, ma mère est cachée dans son cercueil de chêne, sous la veille du crucifix. C'est étrange comme la prière est bonne là, et porteuse de paix.

On l'enterra par un beau jour de gel et de soleil, qui donnait aux cloches des sonorités transparentes. Parmi les douleurs qui hoquetaient, c'était moi à présent qui demeurais calme, comme si tout ceci n'était qu'apparence, et que ma mère se révélât enfin à moi, présente pour toujours.

XVIII

Je n'avais plus de larmes. Mon âme tout entière n'était plus qu'une plainte sans voix, une douleur à peine lancinante et nullement cruelle, tant elle rayonnait d'espérance.

Le jour même, ayant consolé mon père et demandé sa bénédiction, muni de deux pauvres reliques précieuses — un chapelet et un livre d'heures que j'avais jadis offerts à ma mère — je quittai à jamais cette maison affreusement vide de tout depuis qu'elle était vide d'Elle, et que nous allions tous abandonner.

Je craignais de retrouver mes amis, qui, je le savais, avaient aimé ma mère à travers mon adoration. Je les reçus sans pleurer; ma voix étrangement claire leur contait, avec des mots que j'eusse voulu des fleurs, la merveille de ses der-

niers jours et de son saint trépas. Et c'est eux qui pleurèrent.

Plus tard, dans le soir paisible de mon bureau, bien souvent mes larmes se remirent à couler. Maman n'était plus là en souvenir, mais agissante à la manière d'un ange gardien. Je sentais sa protection sur moi, et la muette insistance de ses conseils. Une confiance neuve m'en venait, avec la certitude que, en priant pour elle, je pouvais déjà l'invoquer.

XIX

Je la comprends bien maintenant, et je sens que sa pitié lit dans mon âme.

Je la rencontre, me paraît-il, dans toutes les vieilles qui glissent par les rues, vers les messes matinales et les offices vespéraux où Dieu retrouve ses amis obscurs, les meilleurs. Un respect affectueux me commande, et je salue ces femmes humblement. Elles, que jamais personne ne regarde, elles ont l'air un peu étonnées ; elles doivent se dire : « l'abbé se trompe... il a cru reconnaître une de ses paroissiennes ».

Non, ce que j'ai reconnu, c'est un instant de mon passé : je reviens de l'église, à côté de ma mère, dans la fraîcheur argentée du matin ou la paix dorée du soir ; sa joie s'irise sur le cristal de ses paroles sereines ; et dans une invisible gloire de bonheur modeste, c'est toute sa vie qui chemine à ma droite, — sa vie de travail et d'amour sous le regard nu de Dieu.

Quelquefois, quand il pleut dans le soir d'hiver, ma pensée voyage à travers la Flandre, tragique sous un ciel bas, jusqu'à ce jardin funèbre où dort ma mère. Dans son cercueil de plomb et de chêne, je la vois, comme sur son lit de parade, les doigts noués continuant dans la mort la longue prière que fut sa vie. Au-dessus de la pierre, la pluie foule à petit pas la nuit, et de ses millions d'aiguilles trotteuses marque les secondes d'une attente qui doit durer des siècles.

Une immense tristesse monte du champ des morts, si désert, — peuplé de reliques oubliées et de chagrins enfouis.

En esprit, je m'agenouille dans la glaise molle; il ne faut pas que maman soit seule ainsi, supprimée, niée, alors que partout, dans l'ombre

liquide, des reflets chauds trahissent la vie autour des lampes tranquilles.

Ce soir, dans ma chambre, entouré de la bonne sécurité de ma lumière et de mon feu, et de la muette amitié de mes livres, j'écris. Je sais que dehors s'effeuille la grande fleur mystérieuse de la neige, sur la ville, et sur les campagnes par delà. A gros flocons silencieux, elle s'effeuille. Un a un, rectangles d'or mat, les stores baissés vont s'éteindre. La nuit bientôt sera seule, avec ce silence de la neige patiente. Tandis que nous dormirons, elle travaillera, fileuse aux yeux fermés. Et demain, sur le plaine blanche à l'infini, la ville érigeria ses tours et ses toitures blanches. Et telle sera la paix de l'aurore, que l'angélus y tintera comme perdu, — étrange, sans écho.

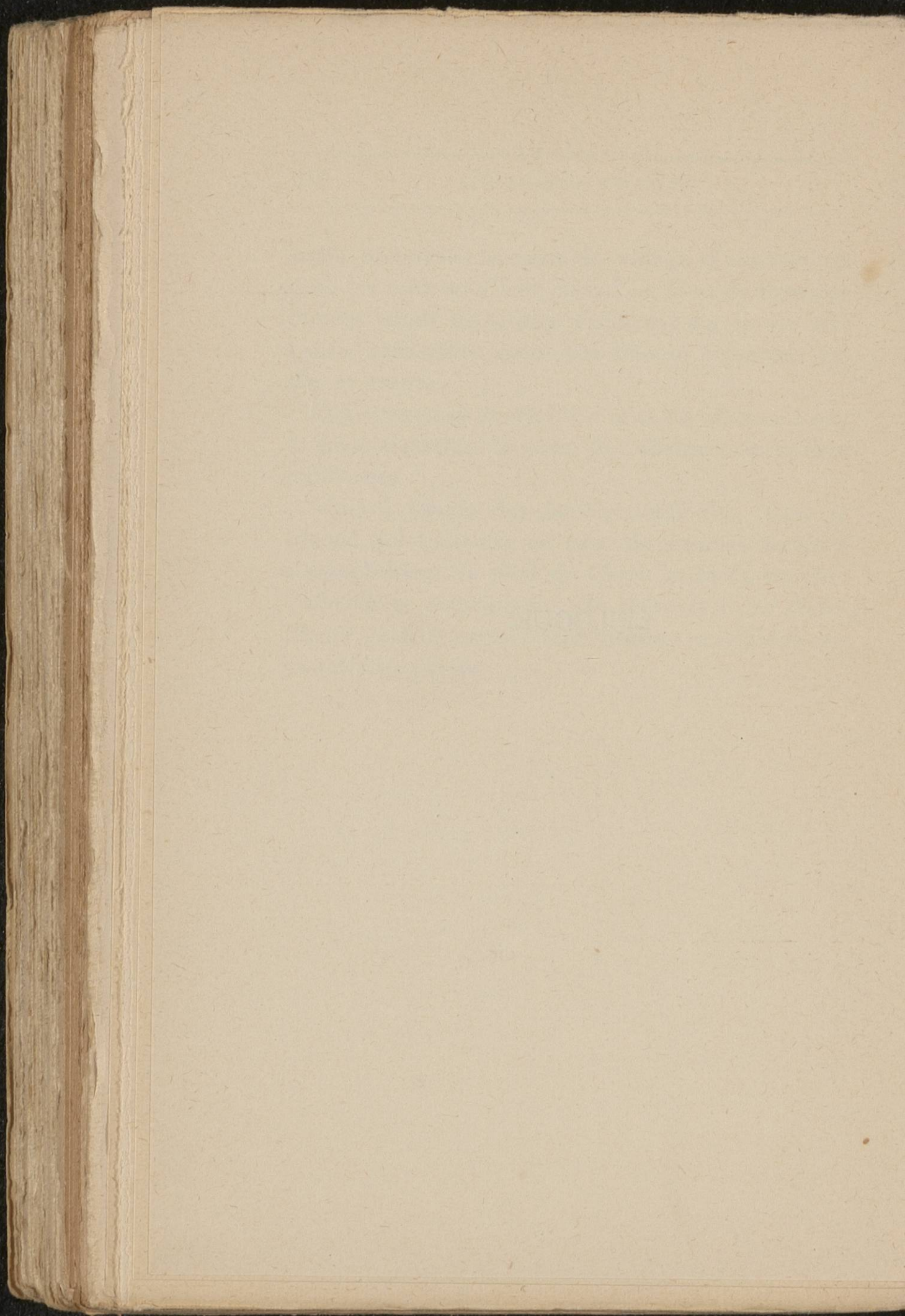
Je pense encore au cimetière où maman repose, blanche aussi, dans son cercueil. Sa tombe, au-dessus, sera demain un lit de lumière pure, et les renflements auront une petite marge d'ombre bleu-pâle. Les tombes, je les vois toutes, adoucies de blancheur, parterres liliaux devant des croix rigides. Le silence est si complet que rien ne permet de le saisir, sinon par la pensée; il n'est plus que la gêne douloureuse d'une privation. Tout le village d'il y a un demi-siècle dort là,

lande immobile, annexe du village d'aujourd'hui dont les toits soufflent dans l'air bleu de joyeuses fumées, dont les portes s'ouvrent sur la vie terrestre, sans autre souci que l'heure présente, fertile et courte.

Qui songe aux morts? Le nom de chacun d'eux a, pour s'abriter, le coin de quelques mémoires oubliées.

Mais à l'issue des messes matinales, dans le silence qui toussotte un peu, de pauvres femmes s'immobilisent au pied du Christ, près du porche. Celles-là se souviennent, de toute la force tremblante de leur vieux cœur, voisines serviables des paroissiens passés.

EPILOGUE.



EPILOGUE.

*Me voici un petit enfant perdu dans la forêt hostile.
J'appelle ma mère : pourquoi ne répond-elle point ?*

*Les amitiés, les dévouements qui s'empressent sont
impuissants à rien faire fleurir dans mon existence vidée.
Je suis seul, comme un somnambule qui marcherait dans
une salle comble, et qui ne voit, n'entend personne. Il y
a cette plaie ouverte, dans ma poitrine, à gauche; et tout
autour le monde sourd et aveugle.*

*Mais peu à peu je sens qu'il y a aussi, par delà le
ciel visible, un autre ciel, de justice et de joie, où ma
mère possède Celui qu'elle a servi.*

*Maman, maman, chère petite vieille aux mains pâles,
viens t'asseoir dans ton fauteuil d'osier, près de moi.
Les tempes me brûlent, mon cœur roule d'absurdes pen-
sées. Toutes les trognes hideuses sont là, en cercle, à
me narguer ou à me prodiguer des conseils fallacieux.*

Tartuffe et Zoïle, Homais et Satan... Parle-moi, maman, berce-moi de ta sagesse sereine. Dis-moi que tu veilles, qu'on ne me touchera point, que la Vierge, qui t'accorda un jour ma guérison, me défendra.

Te voilà, dans ton châte obscur, une petite chose d'ombre ; ton âme luit discrètement, comme une lampe voiléé de soie violette... Il me suffit de te savoir là, protectrice.

Que ta douceur apaise ma violence.

Toi qui m'as aimé, commande-moi de pardonner aux hommes, au nom de ton amour qui fut ma seule joie.

Toi qui la première me joignis les mains, et qui m'appris le Notre Père, fais que je pleure sur mes mains jointes, parce que les larmes qui coulent sur les mains jointes nous obtiennent le salut !

TABLE.

Prologue	7
Première partie	11
Deuxième partie	105
Troisième partie	165
Épilogue	211

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 MAI 1934
SUR LES PRESSES DE
JOS. VERMAUT
A COURTRAI
RUE LONGUE DES PIERRES, 26—28
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
DE LA
" COLLECTION DURENDAL „

(Imprimé en Belgique).

Collection Durendal

Les meilleurs Livres

ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF

83, Rue des Atrébates, 83, BRUXELLES

Téléphone : 33.08.98 — Compte-Chèques Postaux : 3316.75

COMITE DE PATRONAGE

S. E. le Cardinal Van Roey, LL. EE. les Evêques de Belgique,
S. E. Mgr Ladeuze, le R. P. Provincial S. J., le R. P. Président
des Bollandistes, R. F. Visiteur des Ecoles Chrétiennes.
M. J. Poncelet, Président de la Chambre.
MM. Comte H. Carton de Wiart, H. Jaspas, Vicomte P. Poulet,
P. Segers, P. Crokaert.

COMITE CENTRAL

Chanoine P. Halflants, président.
Baron F. Van den Bosch et Thomas Braun, vice-présidents.
Edouard Ned, secrétaire général.
Abbé Druart, R. P. Dohet S. J., L. Coenen, Vicomte H. Davignon,
R. Frère Emile, C. Melloy, P. Renault, J. Renault, mem-
bres.

APPRECIATIONS

De M. GEORGES GOYAU (*La Libre Belgique*, du 13 juin 1932) :
« La collection Durendal aspire à relever la valeur littéraire
du bon livre et à en élargir de plus en plus la portée morale.
Donnez-lui des ailes en lui apportant un peu d'or. Elle com-
mence prudemment. L'avenir qui l'attend la rendra plus
audacieuse. »
George GOYAU
de l'Académie Française.

De Monseigneur SCHYRGENS (*XXe Siècle*, du 2 juillet 1933) :
« On me dit que les souscripteurs sont nombreux, je m'étonne
qu'ils ne soient pas encore innombrables. Par la crise qui sévit
en librairie comme en toutes les sphères, pouvoir, à ce fabu-
leux bon marché, garnir son rayon d'étagère de livres de
choix écrits par des maîtres de la langue, imprimés avec art
par Jos. Vermaut : quelle bonne fortune pour nos cercles,
nos familles, nos collègues, nos écoles, nos presbytères !
» Il me paraît clair que le nombre des ouvrages à publier
chaque année s'élèvera à mesure que s'augmentera le nombre
des souscripteurs. La Collection a fait ses preuves à tout point
de vue, typographique et littéraire, on peut lui faire crédit ».
J. SCHYRGENS.

De M. R. C. (*Nouvelle Revue Théologique*, de décembre 1933) :
« La Collection Durendal est de plus en plus connue et esti-
mée. Elle le mérite. Libre de toute pensée de lucre, elle vise
à fournir aux familles, régulièrement et à des prix modiques,
des livres soucieux à la fois de l'art et de la morale. Nous
recommandons vivement l'œuvre — car c'est une œuvre
patronnée par tout l'épiscopat — aux prêtres, afin qu'ils la
fassent connaître autour d'eux. En 1934, six volumes sont
offerts aux souscripteurs. »
R. C.

Du *Petit Camillien* (mai 1934) :
« De plus en plus la Collection Durendal s'affirme comme
la Collection chrétienne la plus littéraire, la mieux présentée,
la moins chère. »

